LES BOURGEOISES A LA MODE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR MR. DANCOUR.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Françaiſe.

M. DCC. LXXVII.



ACTEURS.

Monfieur S I M O N, Notaire.

A N G E L I Q U E, femme de M. Simon.

Monfieur G R I F F A R D, Commiffaire.

A R A M I N T E, femme de M. Griffard.

M A R I A N E, fille de M. Simon.

L I S E T T E, fille de Chambre d'Angélique.

Madame A M E L I N, Marchande.

L E C H E V A L I E R, Amoureux de Mariane.

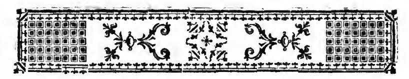
F R O N T I N, Intriguant.

Monfieur J O S S E, Orfevre.

J A S M I N, Laquais d'Angélique.



La Scene eſt à Paris, dans le Logis de Monſieur Simon.



LES BOURGEOISES
A LA MODE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.
HÉ bien, Frontin, as-tu donné mon billet à Lisette ?

FRONTIN.
J'arrive comme vous, je n'ai encore vu personne ; mais, j'ai appris en ville une très-fâcheuse nouvelle.

LE CHEVALIER.
Quelle nouvelle ? de quoi s'agit-il ?

FRONTIN.
Il faut quitter ce pays-ci.

LE CHEVALIER.
Et la raison ?

FRONTIN.
Il s'y forme un orage épouvantable.

LE CHEVALIER.
Comment ?

FRONTIN.
On a fait de mauvais rapports à la justice.

LE CHEVALIER.
A la Justice ; que veux-tu dire ?

FRONTIN.
Ce jeune homme à qui vous gagnâtes l'autre jour ces deux mille écus qu'il venoit de toucher pour faire cette Compagnie de Cavalerie...

LE CHEVALIER.
Hé bien ?

FRONTIN.
Il est fâché de les avoir perdus.

LE CHEVALIER.
Tu me dis-là une belle nouvelle : hé, qui en doute ?

FRONTIN.
Ce n'est pas tout, il a eu l'indiscrétion de s'en plaindre.

LE CHEVALIER.
Tant pis pour lui.
FRONTIN.
Tant pis pour vous; car on informe.
LE CHEVALIER.
Que cela ne t'embarraſſe point, je me tirerai bien d'affaire.
FRONTIN.
Ecoutez, vous menez une vie diablement libertine, franchement.
LE CHEVALIER.
Cela commence à me fatiguer, je te l'avoüe.
FRONTIN.
Nous ſommes furieuſement décriés dans Paris.
LE CHEVALIER.
Si le deſſein que j'ai peut réuſſir, je réparerai cela quelque jour.
FRONTIN.
Il n'y a preſque plus que cette maiſon où vous ne ſoyez pas tout-à-fait connu.
LE CHEVALIER.
Il faut tâcher d'en profiter.
FRONTIN.
C'eſt bien dit; attrapons encore ces gens-ci, & faiſons grace au reſte de la nature.
LE CHEVALIER.
La petite fille de Monſieur le Notaire chez qui nous ſommes, l'aimable & jeune Mariane, eſt un des meilleurs partis qu'il y ait à Paris.
FRONTIN.
Et ſa belle-Mere, Madame la Notaire, une des plus grandes dépenſieres qu'il y ait au monde: il ne lui manque que de l'argent.
LE CHEVALIER.
C'eſt une femme de fort bon ſens, qui aime les plaiſirs, le jeu, la compagnie; & depuis deux jours je me ſuis aviſé de lui perſuader de donner à jouer chez elle, pour avoir occaſion d'y venir plus ſouvent, & pouvoir entretenir Mariane de la tendreſſe que j'ai pour elle.
FRONTIN.
Cela eſt fort bien imaginé. Mais, Monſieur le Notaire, que dira-t-il de cela?
LE CHEVALIER.
Lui? c'eſt un bonhomme, qui n'a preſque pas le ſens commun.
FRONTIN.
Cependant il n'a pas le goût mauvais: il eſt amoureux d'Araminte comme vous ſavez.
LE CHEVALIER.
De la femme du Commiſſaire?
FRONTIN.
Juſtement. C'eſt moi qui ſuis le confident de cette affaire.
LE CHEVALIER.
Ne le voilà pas mal adreſſé; Araminte & ſa femme ſont intimes amies.
FRONTIN.
Cela ne gâtera rien; au contraire, ſi elles ont de l'eſprit elles profiteront de l'avenrure. Et pour vous, ſi vous en uſez bien avec moi, car enfin nous nous connoiſſons, comme vous ſavez, il faut être bon Prince, nous tâcherons de vous faire épouſer Mariane. Voici déjà votre billet que je vais donner à Liſette. Allez cependant ſonger à faire taire le petit homme aux deux mille écus. Dans l'affaire où vous allez vous embarquer, une aventure d'éclat ne vaudroit le diable.

SCENE II.

FRONTIN, *seul.*

L'Heureuse chose que d'être né avec de l'esprit ! Oh pour cela, M. le Chevalier est un des premiers hommes qu'il y ait au monde. Le jeu, les femmes, tout ce qui sert à ruiner les autres, est ce qui lui fair faire figure, & tout son revenu n'est qu'en fond d'esprit. Patience, je ne dis mot, mais, ma foi, s'il ne fait ma fortune avec la sienne, je gâterai bien ses affaires.

SCENE III.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

AH ! ah ! c'est toi : bon jour, Frontin.

FRONTIN.

Bonjour, Lisette. Ta maîtresse est-elle habillée ?

LISETTE.

Oui, mais c'est une grande merveille, & nous n'avons pas coûtume d'être si diligentes. FRONTIN.

Et sais-tu bien qu'il est près de midi ?

LISETTE.

Cela ne fait rien. Comme nous ne nous couchons que le matin, nous ne nous levons que le soir ordinairement.

FRONTIN.

Et vous vous promenez toute la nuit.

LISETTE.

Oh cela va bien changer. Monsieur le Chevalier a conseillé à Madame d'établir ici avec Araminte de petites parties de plaisir & de jeu. Nous ne sortirons plus si souvent, & dans le fond il y a quelque raison. Il vaut mieux recevoir chez soi compagnie, que de l'aller chercher en ville. FRONTIN.

Et le mari sait-il quelque chose de ce dessein ?

LISETTE.

Non pas encore. Mais quand cela sera, ne le verra-t-il pas bien sans qu'on lui dise ? c'est un homme qui n'est pas tout-à-fait le maître, comme tu sais. FRONTIN.

Bon ! pour faire la femme de qualité, on dit que ta maîtresse le fait quelquefois passer pour son homme d'affaires.

LISETTE.

Le grand malheur ! Est-ce ici la seule maison de ta connoissance, où les maris ne sont que les premiers domestiques de leurs femmes ?

FRONTIN.

Il y a mille Bourgeoises dans ce goût-là.

LISETTE.

Il n'est rien tel que de mettre les gens sur un bon pied.

FRONTIN.

Oh diable ! pour bien dresser un mari, tu es la premiere fille du monde.

LISETTE

Venons au fair. Qu'est-ce qui t'amene ici ?

FRONTIN.

Bien-des choses. J'y viens de la part d'Araminte, de celle de Monsieur le Chevalier, & de la mienne.

LISETTE.

Comment de la tienne?

FRONTIN.

Oui, mon enfant, j'ai une impatience terrible de devenir ton premier domestique.

LISETTE.

Rien ne presse encore. Veux-tu parler à Madame?

FRONTIN.

Oui, vraiment, comme un Laquais d'Araminte, j'ai un billet à lui rendre.

LISETTE.

Hé bien, viens, tu n'as qu'à me suivre.

FRONTIN.

Et attends, attends. Comme Valet de chambre de Monsieur le Chevalier, j'ai des affaires sérieuses à te communiquer.

LISETTE.

Comment donc, tu te mêles de bien des métiers, à ce qu'il me semble?

FRONTIN.

Il est vrai, je suis le garçon de France le plus employé. Valet de chambre de l'un, Laquais de l'autre, grison de celle ci, espion de celle-là. Je fais tout avec une discrétion admirable. Dans la plupart des aventures dont je me mêle, je suis presque toujours pour & contre; je conduis quelquefois les affaires de la femme & celles du mari tout ensemble. Je fais toujours tout, & ne dis jamais rien, & je ne cherche qu'à faire plaisir à tout le monde.

LISETTE.

Voilà un fort joli caractere: mais dis vîte, qu'as-tu à me faire savoir de la part du Chevalier?

FRONTIN.

Qu'il est amoureux de Mariane.

LISETTE.

De Mariane!

FRONTIN.

Oui, d'elle-même; & il m'a chargé de te la demander en mariage:

LISETTE.

En mariage à moi!

FRONTIN.

Est-ce que tu ne sais pas que pour épouser des filles de Bourgeois; ce n'est point aux peres que de jeunes gens de condition s'adressent à présent.

LISETTE.

Non.

FRONTIN.

Non. Vraiment, cela étoit bon autrefois; mais aujourd'hui les manieres sont bien différentes: on prend seulement l'aveu de la petite fille, on tâche d'avoir l'agrément de la Fille de chambre; & quand on ne peut plus cacher la chose, on en informe la famille.

LISETTE.

Cela est de fort bon sens. Monsieur le Chevalier a-t-il expliqué son amour?

FRONTIN.

Ses yeux on tâché de se faire entendre.

LISETTE.

Hé bien?

FRONTIN.

Ceux de Mariane n'ont rien compris ; Mais pour rendre la chose plus intelligible, voilà un petit billet que tu es priée de lui faire lire.

LISETTE.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Nous en aurons bientôt réponse ?

LISETTE.

C'est ce que je ne sais point ; Mariane n'est pas souvent avec sa belle-mere. Monsieur le Notaire, qui est Bourgeois depuis les pieds jusqu'à la tête, ne veut pas que sa fille prenne les manieres de sa femme ; & nous n'avons point avec elle tout le commerce qu'elle voudroit bien avoir avec nous.

FRONTIN.

Voici ta Maîtresse.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FRONTIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

IL n'est encore venu personne ? Ah ! te voilà, que veux-tu, Frontin ?

FRONTIN.

Vous rendre un billet d'Araminte, Madame.

(*A Lisette.*) Songe à celui de Monsieur le Chevalier.

LISETTE.

Ne te mets pas en peine.

ANGELIQUE, *après avoir lu.*

Voilà qui est bien. Puisqu'elle doit venir, il n'y a point de réponse, je la lui ferai moi-même.

SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

LIsette ?

LISETTE.

Madame.

ANGÉLIQUE.

Mon mari est amoureux d'Araminte.

LISETTE.

Lui, Madame ! seroit-il possible ?

ANGELIQUE.

Elle me l'écrit.

LISETTE.

Et vous n'êtes pas plus intriguée ?

ANGELIQUE.

Intriguée ! par quelle raison ? Cette femme est de mes amies, & tu sais que je ne suis pas jalouse.

LISETTE.

Vous avez raison, la jalousie est une passion bourgeoise, qu'on ne connoît presque plus chez les personnes de qualité.

ANGELIQUE.

Fi, cela ne mérite pas seulement que l'on y fasse attention. Parlons d'autre chose. Sais-tu bien que je commence à me repentir de m'être laissée persuader de donner à jouer chez moi.

LISETTE.

Et comment donc! quoi, vous ne savez jamais ce que vous voulez ? Mort de ma vie, vous êtes bien plus femme qu'une autre.

ANGELIQUE.

Oh! ne me querelle donc point, je te prie, tu me mettrois de mauvaise humeur.

LISETTE.

Hé, comment ne vous pas quereller ? Il ne tient qu'à vous d'être parfaitement heureuse : belle, jeune, bien faite, spirituelle, vous êtes aimée de tous ceux qui vous voient, & vous avez le bonheur de n'aimer personne que votre mari, que vous n'aimez gueres ; vous êtes sans aucune passion dominante, que celle de vos plaisirs ; vous avez en moi une fille dévouée à tous vos sentimens, quelque déraisonnables qu'ils puissent être, & vous ne cherchez qu'à troubler la tranquillité de votre vie par des inégalités perpétuelles.

ANGELIQUE.

Que veux-tu que je te dise! je suis dans des situations qui ne me plaisent point du tout.

LISETTE.

De quoi vous plaignez-vous?

ANGELIQUE.

De quoi je me plains! N'est-ce pas une chose horrible, que je ne sois que la femme d'un Notaire ?

LISETTE.

Oui, & d'un Notaire qui s'appelle Monsieur Simon encore : cela est chagrinant, je vous l'avoue, & vous n'avez ni l'air, ni les manieres d'une Madame Simon.

ANGELIQUE.

N'est-il pas vrai que j'étois née pour être tout au moins Marquise, Lisette ?

LISETTE.

Assurément. Mais aussi, Madame, ne faites-vous pas comme si vous l'étiez.

ANGELIQUE.

Non, vraiment, ma pauvre Lisette, je n'ose médire de personne je ne puis risquer la moindre petite querelle avec des femmes qui me déplaisent. Je suis privée du plaisir de me moquer de mille ridicules. Enfin, Lisette, quand on a de l'esprit, il est bien fâcheux, faute de rang & de naissance, de ne pouvoir le mettre dans tout son jour.

LISETTE.

Hé, pourquoi vous contraindre? Qui vous retient ? abandonnez-vous toute à votre génie, commencez par donner à jouer, recevez grand monde ; il y a mille Bourgeoises des plus roturieres qui n'ont point d'autre titre pour faire les femmes de conséquence.

ANGELIQUE.

Hé bien, n'en parlons plus, Lisette, c'en est fait, me voilà déterminée.

LISETTE.

Nous avons déjà dans nos intérêts un Commissaire, Madame, le mari d'Araminte ; & ce n'est pas peu de chose à Paris, pour des Joueuses de profession, que la faveur d'un Commissaire.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Ne comptons point trop là-dessus, le mari d'Araminte est un homme fort extraordinaire, & qui n'aime point à faire plaisir à sa femme.

LISETTE.

Il n'importe, je veux vous ménager sa protection, moi, laissez-moi faire. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est que nous ne sommes pas bien en argent comptant.

ANGELIQUE.

Et que je ne sais quel tour faire à mon mari pour en attraper; l'affaire de mon diamant l'a déjà mis dans une colere épouvantable.

LISETTE.

Il commence pourtant à croire que vous l'avez en effet perdu, & il me semble que nous pourrions à présent risquer de le vendre.

ANGELIQUE.

Point du tout, il a fait courir des billets chez les Orfévres.

LISETTE.

Hé bien, mettons-le en gage, Madame, c'est de l'or en barre.

ANGELIQUE.

Je suis trop lasse des Usuriers.

LISETTE.

Vous avez pourtant l'air d'en avoir encore long-tems affaire.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN

MAdame Amelin, votre Marchande de modes....

LISETTE.

C'est de l'argent qu'elle vous demande.

ANGELIQUE.

Je n'en ai point à lui donner.

LISETTE.

Comment faire?

ANGELIQUE.

Il me prend envie de lui en emprunter, Lisette; elle est fort riche cette Madame Amelin.

LISETTE.

Lui en emprunter! vous n'y songez pas.

ANGELIQUE.

Pourquoi non, c'est une commission que je te donne.

LISETTE.

A moi, Madame?

ANGELIQUE.

A toi-même. Voilà ce diamant que mon mari croit perdu, tu as de l'esprit.

LISETTE.

J'ai de l'esprit? Mais Madame Amelin...

ANGELIQUE.

Elle aura intérêt de me faire trouver de l'argent pour être payée.

LISETTE

La voici.

SCENE VII.

ANGELIQUE, Mde. AMELIN, LISETTE.

ANGELIQUE.

HÉ, bon jour, Madame Amelin, il y a mille ans que je ne vous ai vue, & cependant je suis sur vos parties.

Mde. AMELIN.

Oh, Madame, ce n'est pas-là ce qui m'amene ici.

LISETTE.

Bonjour, Madame Amelin.

ANGELIQUE.

Combien vous dois-je, Madame Amelin?

Mde. AMELIN.

J'ai là vos parties, Madame, si vous vouliez bien prendre la peine...

ANGELIQUE.

Volontiers, je n'aime point à devoir. (*Elle lit.*)

Premiérement, pour avoir garni l'épaule gauche de Madame... Vous vous moquez, Madame Amelin, ce n'est pas-là mon mémoire.

Mde. AMELIN.

Je vous demande pardon, Madame : c'est celui d'une Comtesse dont je ne puis tirer d'argent. Je lui ai depuis six mois fourni trois paires de hanches, il n'y a pas moyen que j'en sois payée.

LISETTE.

Ce sont pourtant là les choses qu'on devroit payer comptant pour ne pas faire crier les Marchands.

Mde. AMELIN.

Voilà votre mémoire, Madame.

ANGELIQUE.

Voyons. *Pour l'idée d'une coëffure extraordinaire.* Ah! je me reconnois à la coëffure : mais votre mémoire est furieusement long, vous croyez que je lirai tout cela, Madame Amelin, je suis trop paresseuse.

Mde. AMELIN.

Voyez seulement le total, Madame, s'il vous plaît.

ANGELIQUE.

Somme totale, trois cens dix livres.

LISETTE.

Il n'y a que trois cens dix livres; En vérité, Madame, il vous en coûte bien peu pour être mieux mise que les autres.

ANGELIQUE.

Lisette, allez dire à mon homme d'affaires qu'il vous donne trois cens dix livres, dépêchez, n'entendez-vous pas? trois cens dix liv. cela est-il si difficile à comprendre!

LISETTE.

Non, Madame, je comprends fort bien trois cens dix livres.

ANGELIQUE.

Hé bien, puisque vous comprenez, cela suffit; allez vîte.

LISETTE.

Voilà de l'argent bien comptant pour Madame Amelin.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, Mde. AMELIN.

ANGELIQUE.

LE commerce que vous faites vous donne bien de la peine, Madame Amelin ? Mde. AMELIN.

Oui, Madame, & l'on ne gagne pas grand chose, comme vous voyez.

ANGELIQUE.

La pauvre femme! Vous faites quelquefois des pertes considérables ?

Mde. AMELIN.

Il m'est dû plus de dix mille livres, dont je n'aurai jamais dix pistoles.

ANGELIQUE.

La pauvre femme! Vous avez beaucoup d'enfans, Madame Amelin ?

Mde. AMELIN.

Je n'ai qu'un grand garçon, qui me fera mourir de chagrin, je pense.

ANGELIQUE

Comment donc ?

Mde. AMELIN.

Je ne sais où il prend de l'argent ; mais il est toujours avec de belles Dames : il joue avec de grands Seigneurs, & il dit à tous ceux qui me connoissent, que je ne suis que sa mere nourrice.

ANGELIQUE

En vérité voilà un mauvais petit caractere.

Mde. AMELIN.

Hélas ! Madame, c'est comme tout le monde est aujourd'hui. On veut paroître ce qu'on n'est pas, & c'est ce qui perd bien de la jeunesse.

ANGELIQUE.

Elle a raison.

Mde. AMELIN.

A cela près, Janot est bon garçon ; & je ne puis m'empêcher de l'aimer. ANGELIQUE.

Elle parle à merveille. Adieu Madame Amelin, une petite affaire m'oblige à vous quitter ; Lisette va vous apporter votre argent.

Mde. AMELIN.

Madame, je vous suis bien obligée.

SCENE IX.

Mde. AMELIN, *seule*.

AH, que voilà une brave Dame ! ne pas se donner seulement la peine de lire des parties ! Si toutes les autres étoient comme elle, j'aurois bientôt de quoi faire rouler un bon carrosse.

SCENE X.

LE CHEVALIER, Mde. AMELIN.

LE CHEVALIER

JE ne sais si Lisette aura déjà donné à Mariane le billet...

Mde. AMELIN.

Miséricorde, que vois-je !

LE CHEVALIER.
Ah, Ciel !
Mde. AMELIN.
Je ne me trompe point, c'eſt Janot. Hé, mon cher enfant ; que viens tu faire ici ? LE CHEVALIER.
Quelle rencontre ! Mde. AMELIN.
Comme le voilà brave ! Tu as beau faire, Janot, je ſuis ta mere, & quoique tu ſois un méchant enfant, bon ſang ne peut mentir, je t'aime toujours, Janot, mon pauvre Janot !
LE CHEVALIER.
Il ne me pouvoit arriver une aventure plus cruelle.
Mde. AMELIN.
Qu'il a bonne mine ! Mais eſt il poſſible que j'aie fait ce garçon-là ?
LE CHEVALIER.
Vous perdez toutes mes affaires.
Mde. AMELIN.
Comment ! quelles affaires, Janot ?
LE CHEVALIER.
Hé, ne m'appellez point ici de ce nom, je vous en conjure.
Mde. AMELIN.
Quoi ! qu'eſt-ce à dire ? n'es-tu pas mon enfant ? Ne voudrois-tu pas que je t'appellaſſe Monſieur ? Ecoute, je ſais les contes que tu fais, tu as honte de m'appeller ta mere.
LE CHEVALIER.
Non, je vous aime, je vous reſpecte ; mais ſi vous me faites connoître ici, vous ruinez les plus belles eſpérances du monde.
Mde. AMELIN.
Quelles eſpérances ?
LE CHEVALIER.
Un mariage conſidérable.... Nous ne ſommes point en lieu de nous expliquer. Mde. AMELIN.
Mon cher enfant !
LE CHEVALIER.
Hé de grace...
Mde. AMELIN.
Mais, dis-moi donc...
LE CHEVALIER.
J'irai chez vous dans un moment vous informer de toutes choſes.
Mde. AMELIN.
Ah ! qu'il y aura de gens fâchés dans le quartier, ſi c'eſt tout de bon que Janot fait fortune.
LE CHEVALIER.
Voici quelqu'un, contraignez-vous, & ne me trahiſſez point, je vous prie.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, Mde. AMELIN, LISETTE.
LE CHEVALIER.
HÉ, bon jour, ma pauvre Liſette.

LISETTE.

Comment donc vous êtes ſeul, Monſieur le Chevalier ?

Mde. AMELIN, *à part.*

Monſieur le Chevalier !

LE CHEVALIER.

Ne ſachant à qui m'adreſſer, en attendant j'allois faire connoiſſance avec Madame. Mde. AMELIN, *à part.* Le joli garçon ! il eſt effronté comme un Page.

LE CHEVALIER.

Qui eſt cette femme? Liſette ?

LISETTE.

C'eſt une eſpece de Marchande, qui fournit des modes à Madame.

LE CHEVALIER.

Frontin t'a-t-il donné un billet ?

LISETTE.

Oui, mais je n'ai point vu Mariane.

LE CHEVALIER.

Ah ! juſte Ciel !

Mde. AMELIN, *à part.*

Qu'il entend bien cela !

LISETTE.

Ne voulez-vous pas voir Madame ?

LE CHEVALIER.

Ma vie & ma fortune ſont en tes mains ma chere Liſette.

LISETTE.

Entrez, entrez, je vous en rendrai bon compte.

Mde. AMELIN, *à part.*

Comme il les attrape !

LE CHEVALIER.

Adieu, Madame.

Mde. AMELIN.

Monſieur, votre très-humble ſervante.

SCENE XII.

Mde. AMELIN, LISETTE.

Mde. AMELIN.

VOilà un aimable petit Gentilhomme.

LISETTE.

Il vous revient aſſez à ce qu'il me ſemble.

Mde. AMELIN.

J'aime les gens de qualité, c'eſt mon foible, ils ont toujours de petites manieres qui les diſtinguent, & l'on fait bien ſon compte avec eux, n'eſt-il pas vrai ? LISETTE.

Le bon tems eſt paſſé, Mde. Amelin, les gens de qualité n'ont point aujourd'hui d'argent de reſte. Voilà Madame, par exemple...

Mde. AMELIN.

Hé bien ?

LISETTE.

Elle ne vous doit que trois cens dix livres.

Mde. AMELIN.

Hé bien?

LISETTE.

Hé bien, il n'y a pas de fonds pour vous les payer.

Mde. AMELIN.

Qu'est-ce à dire, il n'y a pas de fonds pour trois cens dix livres?

LISETTE.

C'est une malice de notre homme d'affaires, qui n'aime point à donner de l'argent.

Mde. AMELIN.

La vilaine chose qu'un homme d'affaires!

LISETTE.

Vous êtes bienheureuse que ce ne soit pas un Intendant, vous attendriez bien davantage.

Mde. AMELIN.

Mais, Madame joue quelquefois, & quand elle gagne....

LISETTE.

Oh, quand elle gagneroit mille pistoles, elle aimeroit mieux mourir que d'en acquitter la moindre dette : c'est une chose sacrée que l'argent du jeu; diantre, ce sont des fonds pour le plaisir, où l'on ne touche point pour le nécessaire.

Mde. AMELIN.

Comment ferons-nous donc?

LISETTE.

Si vous étiez femme d'accommodement, Madame Amelin.

Mde. AMELIN.

Hé bien?

LISETTE.

Madame a besoin de cent louis, elle vous doit trente pistoles; faites-lui prêter six cens écus, elle vous payera vos trois cens dix liv.

Mde. AMELIN.

L'accommodement est admirable, vous vous moquez de moi, je pense.

LISETTE.

Non, je ne me moque point. Voilà un diamant de trois cens pistoles qu'on vous donneroit pour nantissement; voyez si le parti vous accommode.

Mde. AMELIN.

Un diamant, ah! c'est autre chose. Et quand lui faut-il cet argent?

LISETTE.

Dans le moment même, si cela se peut.

Mde. AMELIN.

Passez chez moi dans un quart d'heure, & apportez la bague, vous trouverez votre argent tout compté. Adieu, Mademoiselle Lisette.

SCENE XIII.

LISETTE, *seule*

Adieu, Madame Amelin. Nous aurons donc de l'argent comptant, & nous donnerons à jouer, Dieu merci. Tout se dispose à merveilles pour ma petite fortune. La passion du Chevalier, l'humeur de ma maîtresse, qui ne songe qu'à ruiner son mari: elle achete cher, vend à bon marché, met tout en gage; je suis son intendante. Voilà comme les maîtresses deviennent soubrettes, & comme les soubrettes deviennent quelquefois maîtresses à leur tour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER.

ANGÉLIQUE.

MAis, quelle distraction, Chevalier? vous paroissez embarrassé; vous me répondez sans faire attention à ce que vous me dites.

LE CHEVALIER.

Je songe à la passion de monsieur votre mari pour Araminte, Madame.

ANGELIQUE.

S'il étoit un peu moins vilain, & qu'Araminte eût l'esprit.....

LE CHEVALIER.

Pour l'esprit d'Araminte, j'ose quasi vous en répondre; & malgré l'avarice de votre époux, si vous n'étiez point un peu trop intéressée dans les dépenses qu'il pourroit faire.....

ANGELIQUE.

Intéressée dans ses dépenses, moi? Qu'on le ruine, Chevalier; pourvu que j'en profite, je n'y prendrai d'autre intérêt que celui de partager ses dépouilles.

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, vous êtes une femme de bon esprit.

ANGELIQUE.

Cela nous mettroit en fond pour l'établissement du jeu que nous voulons faire.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison.

ANGELIQUE.

Que vous veut Frontin?

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

AS-tu quelque chose à me dire?

FRONTIN, *bas au Chevalier.*

L'affaire des deux mille écus va mal, Monsieur, on décrete.

ANGELIQUE.

Que dit-il?

LE CHEVALIER.

Je ne sais, Madame. Veux-tu parler haut!

FRONTIN.

Monsieur....

LE CHEVALIER.

Hé bien, Monsieur.

FRONTIN.

Je vous dis, Monsieur: que....

LE CHEVALIER.

L'impertinent. Quelqu'un m'attend au logis? n'est-ce pas?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, justement, deux Marquises, une Comtesse; un Partisan, trois Abbés, autant de Fainéans, ce Commis de la Douane, & ce petit Epicier, sont au logis qui vous attendent.

LE CHEVALIER.

Ce maraut-là fait toujours mystere de rien. Ce sont des gens qui me perfécutent, Madame, pour savoir quand on commencera à jouer chez vous.

ANGELIQUE.

Allez vîte leur dire que nous ouvrirons demain sans faute, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame....

ANGELIQUE.

Ne faites point façon de me laisser seule, je ne serai pas long-tems sans compagnie.

SCENE III.

ANGELIQUE, JASMIN.

ANGELIQUE.

HOlà, Jasmin.

JASMIN.

Que vous plaît-il, Madame.

ANGELIQUE.

Qu'on dise à Mariane de descendre.

JASMIN.

Son Maître de Clavecin est avec elle.

ANGELIQUE.

Lisette ne revient point de chez Madame Amelin. Cette folle d'Araminte me fait attendre. La fatigante chose que le moindre moment d'inquiétude!

SCENE IV.

ANGELIQUE: LISETTE.

ANGELIQUE.

AH! te voilà, tu as bien tardé.

LISETTE.

C'est l'impatience d'avoir de l'argent, qui vous a fait trouver le tems si long.

ANGELIQUE.

M'en apportes-tu?

LISETTE.

Madame Amelin à pris ses trois cens dix livres: voilà ce qui reste des six cens écus.

ANGELIQUE.

Prenons bien garde que mon mari ne soupçonne rien de tout ceci; Lisette.

LISETTE.

Que vous êtes bonne, Madame!

ANGELIQUE.

Je lui épargne ces sortes de petits chagrins autant qu'il m'est possible.

LISETTE.

Et cependant, il se plaint encore.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Tous les hommes en sont logés-là, ce sont des animaux grondans que les maris.

LISETTE.

Que vous les définissez bien !

ANGELIQUE.

Je les connois : le mien me divertit quelquefois avec son humeur bourrue, & je voudrois qu'il lui prît envie de quereller aujourd'hui pour me désennuyer.

LISETTE.

C'est un plaisir qu'il est facile de vous faire avoir, & je me charge de cela, moi.

ANGELIQUE.

Des coëffes, Lisette, une écharpe.

LISETTE.

Où allez-vous donc.

ANGELIQUE.

Je vais dépenser de l'argent, puisque j'en ai. J'ai besoin de mille choses, des tables, des cornets, des dez & des cartes. Il faut de tout cela dans une maison où l'on veut recevoir compagnie.

LISETTE.

Nous allons donc bien nous réjouir.

ANGELIQUE.

Le mieux du monde. J'attends Araminte, je veux qu'elle m'aide à faire toutes mes emplettes.

LISETTE.

Vous n'attendrez pas long-tems, la voici.

SCENE V.

ANGELIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ARAMINTE.

HÉ bon jour, mon aimable petite.

ANGELIQUE.

Ma chere bonne, comment te portes-tu ?

ARAMINTE.

Comment une femme qui n'a pas dormi depuis vingt quatre heures.

LISETTE.

Vous voilà pourtant bien éveillée.

ANGELIQUE.

Qui a donc troublé ton repos ?

ARAMINTE.

Ne t'alarme point, ce n'est pas ton mari, je ne l'aime pas, au moins.

ANGELIQUE.

Tu as fait une belle conquête, & je t'en félicite.

ARAMINTE.

Il ne tient qu'à moi de le ruiner, tout son bien est à mon service.

LISETTE.

Hé, mort de ma vie, prenez toujours à bon compte ; il n'y a point de mal à ruiner un mari, quand sa femme partage les revenans-bons de l'aventure.

ARAMINTE.

Qu'il ne sache pas que vous êtes mes confidentes, je vous prie.

ANGELIQUE.

Je n'abuserai pas de ton secret. A quoi as-tu passé la nuit ?

ARAMINTE.

A chercher dans ma tête tous les moyens imaginables de faire enrager mon mari.

LISETTE.

Voilà un amusement fort agréable.

ANGELIQUE.

Ah! ces idées te font plaisir, je ne m'étonne plus de te voir un si bon visage.

ARAMINTE.

C'est un homme qui perd l'esprit, & qui me le fait perdre. Il veut & ne veut plus dans le moment même. Tantôt complaisant jusqu'à lexcès, puis aussi-tôt brutal à la fureur: quelquefois content d'une chose qui lui déplaît un quart d'heure après. Il querelle toujours sans sujet; & pour vivre en repos avec lui, on ne sait jamais quel parti prendre.

ANGELIQUE.

Voilà des inégalités impardonnables.

ARAMINTE.

Il faut que vous m'aidiez à le rendre raisonnable, & à me venger de ses caprices.

LISETTE.

Que ce soit donc en tout bien & en tout honneur: pour mettre un mari à la raison, on s'en écarte quelquefois, & ces biais-là ne valent jamais rien, quoiqu'ils soient le plus à la mode.

ARAMINTE.

Pour moi, je ne saurois mieux faire enrager mon bourru, qu'en lui attrapant de l'argent.

LISETTE.

En ce cas nous sommes de la partie. Un mari fâcheux & avare est un ennemi public, contre qui toutes les femmes ont intérêt de se déclarer: ça voyons comment faut-il s'y prendre?

ANGELIQUE.

Nous le verrons tantôt. Tu as là-bas un carrosse?

ARAMINTE.

Oui vraiment, où veux-tu aller?

ANGELIQUE.

Je te le dirai, sortons ensemble.

ARAMINTE.

Que Lisette vienne donc avec nous: tout en roulant nous parlerons de nos affaires.

LISETTE.

Non pas, s'il vous plaît, j'ai ici les miennes, & vous vous passerez bien de moi.

ANGELIQUE.

Tu n'as qu'à me dire tes projets, je te ferai confidence des miens; & nous trouverons moyen de les mettre en œuvre.

LISETTE.

Et je corrigerai le plan, moi, s'il en est besoin.

ARAMINTE.

Adieu, Lisette.

SCENE VI.

LISETTE, *seule.*

Les aimables petites personnes! Elles vont tenir entr'elles un petit conseil contre leurs maris, & sans cela que feroient-elles? Grace à l'avarice & à la bizarrerie des hommes, c'est aujourd'hui la plus nécessaire occupation qu'aient les femmes. Mais, voici Mariane fort à propos, n'ai-je point perdu le billet du Chevalier? Non. Sachons un peu ce qu'elle a dans l'ame avant que de lui parler de cette affaire.

SCENE VII.

LISETTE, MARIANE.

MARIANE.

QUe me veut ma belle mere, Lisette ? On m'a dit qu'elle me demande.

LISETTE.

Elle vient de sortir, & apparemment elle ne vouloit rien de fort pressé.

MARIANE.

Je venois lui donner le bon jour, & je retourne dans ma chambre.

LISETTE.

Hé non, non, je vous veux quelque chose, moi, & Madame n'avoit rien de si intéressant à vous dire.

MARIANE.

Dépêche-toi donc, tu sais bien que mon pere ne veut pas que je te parle, & qu'il dit que tu me gâtes.

LISETTE.

Moi, je vous gâte ! il est bien injuste de vous donner ces mauvaises impressions.

MARIANE.

Oh, ne te fâche point, je ne le crois pas, mais ses remontrances perpétuelles me chagrinent terriblement.

LISETTE.

Hé, quelles remontrances peut il faire ?

MARIANE.

Je ne sais ; je ne les mérite point, je ne les écoute pas le plus souvent, & quand il a bien long-tems parlé, il me semble que je n'ai entendu que du bruit.

LISETTE.

Ah ! puisque vous prenez si bien les choses, vous n'êtes pas si fort à plaindre.

MARIANE.

Je ne suis pas à plaindre ! Est-il agréable à mon âge de vivre éternellement dans la solitude ? Je n'ai pour toute compagnie que des Maîtres qui ne m'apprennent que des choses inutiles, la Musique, la Fable, l'Histoire, la Géographie, cela n'est-il pas bien divertissant ?

LISETTE.

Cela vous donne de l'esprit.

MARIANE.

N'en ai-je pas assez ? Ma belle-mere ne fait point toutes ces choses, & elle vit heureuse.

LISETTE.

Sa destinée vous fait donc envie ?

MARIANE.

Oui, je te l'avoue ; & si elle vouloit, au hasard d'être tous les jours grondée de mon pere, je lui promettrois de ne la quitter de ma vie.

LISETTE.

Quoi ! pas même pour être mariée ?

MARIANE.

Oh, c'est autre chose ; quand je serai mariée, ne serai-je pas la maîtresse, & ne ferai-je pas comme elle tout ce que je voudrai ?

LISETTE.

Selon le mari que vous prendrez.

MARIANE.
Comment selon? Oh, je veux un bon mari, ou je n'en veux point.
LISETTE.
Mais si votre pere vous en veut donner un à sa fantaisie?
MARIANE.
Je ne le prendrai point s'il n'est à la mienne.
LISETTE.
Fort bien. Et votre belle-mere, si elle vous proposoit...
MARIANE.
Mais, Lisette, un mari de sa main me conviendroit assez, je pense.
LISETTE.
Et de la mienne, craindriez-vous d'être trompée?
MARIANE.
De la tienne?
LISETTE.
Oui, parlez.
MARIANE.
Hom, je devine ce que tu me veux, Lisette.
LISETTE.
Vous le devinez.
MARIANE.
Oh que oui, cela n'est pas bien difficile.
LISETTE.
Et que devinez-vous encore?
MARIANE.
Que quelqu'un est amoureux de moi, & qu'on t'a priée de me le dire.
LISETTE.
Cela est admirable.
MARIANE.
Et c'est pour savoir ce que je pense, que tu me parles de mariage?
LISETTE.
Quelle vivacité?
MARIANE.
Oh, que je ne suis plus une petite fille; & quoique je ne voie pas le monde, quand je suis seule, je rêve à bien des choses. Mais, dis vîte, qu'as-tu à me faire savoir.
LISETTE.
Hé, puisque vous êtes si habile, ne pouvez-vous pas deviner le reste?
MARIANE.
J'aurois trop à rougir, Lisette, si mes conjectures n'étoient pas justes.
LISETTE.
Oh, pour le coup, je devine à mon tour, & je ne suis pas moins pénétrante que vous. MARIANE.
Hé, que pénetres-tu?
LISETTE.
Que vous êtes amoureuse.
MARIANE.
Paix, Lisette.
LISETTE.
Ne craignez rien, personne ne peut nous entendre.

MARIANE.

Ne m'impatiente donc point, je t'en conjure. Sérieusement, que me veux-tu ?

LISETTE.

Vous rendre un petit billet.

MARIANE.

Un billet ?

LISETTE.

Oui. Voyez si cela vous accommode.

MARIANE.

S'il n'est pas de Monsieur le Chevalier, je ne le veux point voir, Lisette.

LISETTE.

Hé, voyez-le, il est de lui-même. L'heureuse chose que la sympathie ! Hé bien ? comment le trouvez-vous, son style ?

MARIANE.

Il écrit comme ses yeux parlent, ils m'avoient déjà dit tout ce qui est dans sa lettre.

LISETTE.

Mais les vôtres n'ont point fait de réponse, & c'est une réponse dont il est question.

MARIANE.

Mais, Lisette....

LISETTE.

Quoi, mais ? C'est un mari de ma main, qu'avez-vous à dire ? allez vîte écrire, seulement.

MARIANE.

Sera-t-il de la bienséance....

LISETTE.

Comment, de la bienséance ? On vous aime, vous aimez, on vous écrit, vous faites réponse ; y a-t-il rien là qui ne soit dans les formes ?

MARIANE.

Ecrire à un homme ?

LISETTE.

Le grand malheur ! Ah ! que de façons pour une petite personne qui devine si juste ! Ne vous en fiez-vous pas bien à moi ? je sais les regles comme celui qui les a faites.

MARIANE.

J'entends quelqu'un.

LISETTE.

C'est Monsieur le Commissaire.

MARIANE.

Le Mari d'Araminte ?

LISETTE.

Lui-même. Ne perdez point de tems, allez faire réponse.

SCENE VIII.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

BOn jour, ma chere enfant.

LISETTE.

Monsieur, je suis votre très-humble servante.

LISETTE.

Cela se pourroit, je suis fort humaine, & je voudrois de tout mon cœur que vous eussiez raison.

M. GRIFFARD.

Non, tu n'es pas de mes amies.

LISETTE, *à part.*

Où ce petit reproche nous menera-t-il ?

M. GRIFFARD.

Tu as du pouvoir sur l'esprit de ta Maîtresse.

LISETTE.

Je ne vous entends point.

M. GRIFFARD.

J'entre comme elle dans tous les chagrins qu'on lui donne.

LISETTE.

Cela est obscur.

M. GRIFFARD.

Et si elle savoit combien je m'y intéresse, elle seroit sensible à ceux qu'elle me cause.

LISETTE.

C'est de l'hébreu, je n'y comprends rien.

M. GRIFFARD.

Si tu voulois l'en instruire, Lisette, je ne serois point ingrat d'un si bon Office.

LISETTE.

Vous vous rendez un peu plus intelligible.

M. GRIFFARD.

J'en mourrois quitte, sur ma parole.

LISETTE.

On meurt subitement quelquefois.

M. GRIFFARD.

De peur d'accident, voilà ma bourse que je te prie de garder pour l'amour de moi.

LISETTE

Il n'y a rien de plus clair que ce que vous me dites. Un Commissaire qui donne sa bourse est terriblement amoureux !

M. GRIFFARD.

Me promets-tu de parler en ma faveur ?

LISETTE.

Je comprends votre affaire à merveilles, vous dis-je, vous n'aimez point votre femme.

M. GRIFFARD.

C'est une folle qui me fait enrager.

LISETTE.

Celle de votre voisin vous plaît davantage.

M. GRIFFARD.

N'est-elle pas la plus charmante personne du monde ?

LISETTE.

Assurément ; c'est grand dommage qu'on ne puisse troquer de femme. Qu'il y auroit de troqueurs au monde ! Mais comme cela n'est pas tout-à-fait permis, prenez garde à vous, Monsieur le Commissaire.

M. GRIFFARD.

Ah ! pour moi, je ne demande que l'estime de ta Maîtresse.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus honnête.

M. GRIFFARD.

Qu'elle me regarde comme le meilleur ami qu'elle puisse avoir.

LISETTE.

Il n'y a que de la délicatesse dans cette passion.

M. GRIFFARD.

Qu'elle dispose absolument de mon bien, de ma vie.

LISETTE.

Vous m'attendrissez trop, Monsieur.

M. GRIFFARD.

Je sacrifierai toujours tout pour lui plaire.

LISETTE.

Je vais pleurer.

M. GRIFFARD.

Qu'elle sache tout cela, Lisette.

LISETTE.

Elle le saura, je vous en réponds. J'entends son mari. Remettez-vous un peu, vous voilà tout hors de vous-même.

M. GRIFFARD.

Je suis trop ému, je ne veux point qu'il me voie; cache-moi dans le cabinet de ta Maîtresse.

LISETTE.

Dans son cabinet! vous y étoufferiez d'amour.

M. GRIFFARD.

Mais....

LISETTE.

Mais, descendez par ce petit escalier, & allez prendre l'air! vous en avez besoin, sur ma parole. Ma foi, l'aventure est trop drôle, & voilà de quoi bien divertir nos faiseuses d'emplettes.

SCENE IX.

M. SIMON, LISETTE.

M. SIMON.

AH! te voilà, coquine. Que fait ma femme?

LISETTE.

Le beau début! Elle est sortie.

M. SIMON.

Déjà sortie! à l'heure qu'il est, elle n'est pas éveillée le plus souvent.

LISETTE.

Il faut apparemment qu'elle ait oujourd'hui des affaires plus pressantes que de coutume.

M. SIMON.

Des affaires pressantes! Oh, si elle ne change ses manieres....

LISETTE.

Hé, pourquoi les changer, puisqu'elle s'en trouve bien? Elle n'en fera rien, Monsieur je vous assure.

M. SIMON.

Elle s'en trouve bien; mais, je n'en suis pas content, moi.

LISETTE.

C'est que vous êtes furieusement difficile; car enfin, qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans sa conduite?

LISETTE.

M. SIMON.

Ce qu'il y a d'extraordinaire ?

LISETTE.

Une femme qui ne fait pas le moindre embarras dans votre maison.

M. SIMON.

Elle n'y vient que pour dormir.

LISETTE.

L'entendez-vous jamais quereller ?

M. SIMON.

Comment l'entendrois-je ? je suis quelquefois quinze jours sans la voir.

LISETTE.

La grande merveille, vous dormez quand elle revient, vous voulez la voir quand elle dort, ou vous êtes sorti quand elle s'éveille : le moyen de vous rencontrer !

M. SIMON.

Et c'est cela dont je me plains, au lieu de prendre le soin de son ménage....

LISETTE.

De son ménage, Monsieur ! Est-ce que vous voudriez qu'elle s'abaissât à ces sortes de bagatelles, & est-ce pour cela que l'on prend aujourd'hui des femmes ?

M. SIMON.

Assurément.

LISETTE.

Bon !

M. SIMON.

Comment bon ?

LISETTE.

Hé, fi, Monsieur : vous êtes Notaire, & vous ne savez pas la coûtume de Paris.

M. SIMON.

Mais, qu'elle demeure au moins dans sa maison, qu'elle y reçoive compagnie, qu'elle voie..... Araminte, par exemple, c'est une femme raisonnable que celle-là.

LISETTE

Assurément.

M. SIMON.

Je ne lui demande autre chose que de demeurer chez elle.

LISETTE.

Mais vraiment, il n'y a rien de plus raisonnable, il faudra bien qu'elle le fasse ; allons, tâchez de la persuader.

M. SIMON.

Je n'en viendrai point à bout si je ne querelle.

LISETTE.

Hé bien, il y a long-tems que vous n'avez querellé, à ce qu'il me semble.

M. SIMON.

Depuis l'affaire du diamant...

LISETTE.

Depuis le diamant ! il y a un siecle.

M. SIMON.

Aussi je créve, & l'on ne sait pas tout ce que je souffre.

LISETTE.

Oh, querellez, Monsieur, querellez, cela vous soulagera: dès qu'elle sera venue, j'aurai soin de vous faire avertir.

M. SIMON.

N'y manque pas au moins.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine. Je veux vous aider aussi à la quereller, moi, & je vous réponds quasi de la réduire.

M. SIMON.

Que je t'aurois d'obligation!

LISETTE.

Allez vous préparer, Monsieur, allez.

SCENE X.

LISETTE, *seule.*

AH! que les pauvres maris sont bien nés pour être dupes! Il va quereller sa femme pour lui faire faire une chose qu'elle souhaite, & dont il aura peut-être plus à enrager que de tout ce qu'elle a jamais pu faire.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

SI tu ne crois pas qu'il m'aime tout de bon, ne lui donne pas mon Billet, Lisette.

LISETTE.

Laissez moi faire.

MARIANE.

Qu'il te le rende après l'avoir lu.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine.

MARIANE.

Ne parle de rien à ma belle-mere.

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Quand nous nous aimerons davantage nous lui en ferons confidence.

LISETTE.

C'est fort bien dit.

MARIANE.

Au moins, comme c'est toi qui me fais faire tout ceci, s'il m'en arrivoit quelque chagrin dans la suite, c'est à toi que je m'en prendrois.

LISETTE.

Je me charge de tout.

MARIANE.

Je suis toute jeune, & tu as de l'expérience; c'est à toi de me bien conduire.

LISETTE.

Mort de ma vie, quelle innocente!

MARIANE.

Mais tout de bon, est-il vrai qu'il m'aime, dis, Lisette?

LISETTB

C'est moi qui vous le dis; & vous en doutez?

MARIANE.

Je voudrois bien qu'il me le dît lui-même.

LISETTE.

On ménagera des momens pour cela.

SCENE II.

MARIANE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

VOtre Maître de Géographie vous attend, Mademoiselle.

MARIANE.

Ah, que je suis lasse de tout ces Maîtres-là, Lisette!

LISETTE.

On vous en débarrassera.

MARIANE.

Ne me laisse donc point tromper, c'est tout ce que je te demande.

LISETTE.

Allez vîte, voici quelqu'un, il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

SCENE III.

LISETTE., Mde. AMELIN.

LISETTE.

HÉ comment, c'est Madame Amelin! hé, qui vous ramene ici, Madame Amelin?

Mde. AMELIN.

Ma pauvre Mademoiselle Lisette, je suis furieusement intriguée.

LISETTE.

Qu'y a-t-il donc?

Mde. AMELIN.

Je ne sais ce que j'ai fait du diamant que vous avez tantôt apporté chez moi, me l'avez-vous laissé, ma chere enfant.

LISETTE.

Si je vous l'ai laissé, Madame Amelin? la question est admirable, si je vous l'ai laissé?

Mde. AMELIN.

Ne faites point de bruit, ma chere, & n'en parlez point à Madame, il se retrouvera; en tout cas, il n'y aura que moi qui perdrai. C'est mon coquin de fils qui aura mis la main dessus, sans doute.

LISETTE.

Comment donc votre fils! Vous avez des enfans qui se portent au bien comme cela, Madame Amelin?

Mde. AMELIN.

Que voulez-vous, c'est un enfant gâté que Janot, qui fait quel-

quefois de petites miévretés; & dans le fond, pourvu qu'il le mette à bien, je ne m'en soucie pas. LISETTE.

Oh, à ce compte vous avez raison, & Monsieur Janot aussi, Madame Amelin. Mde. AMELIN.

Vous ne savez pas tout ce qu'il sait faire; c'est un petit drôle qui en sait bien long. LISETTE, *à part.*

Je n'avois point encore remarqué que Madame Amelin fût folle.

Mde. AMELIN.

Dites-moi un peu seulement. Il y a ici une grande Fille à marier?

LISETTE.

Oui. Pourquoi demandez-vous cela Madame Amelin?

Mde. AMELIN.

Par conversation seulement, je n'y prends aucun intérêt, je vous assure; mais elle ne sera point mariée que je ne sois de la noce, c'est moi qui vous le dis, qui ne suis que Madame Amelin.

LISETTE.

Vous serez de la noce, vous, vous?

Mde. AMELIN.

Moi, moi. Ne parlez point à Madame de son diamant; Il ne sortira point de la famille. Adieu Mademoiselle Lisette.

SCENE IV.

LISETTE, *seule.*

LA bonne femme a perdu l'esprit. Quel galimatias me vient-elle faire? notre diamant perdu, son fils Janot, une fille à marier, elle sera de la noce. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle veut demander Mariane à son pere pour ce petit mievre de Janot. La vieille folle!

SCENE V.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

HÉ bien où en sommes-nous? Mariane a-t-elle fait réponse? Monsieur le Chevalier est dans une impatience épouvantable.

LISETTE.

Hé, que diantre ne vient-il lui-même?

FRONTIN.

Il est avec de jeunes gens de ses amis, qui veulent l'obliger, malgré qu'il en ait, à remonter une compagnie de Cavalerie.

LISETTE.

A remonter une Compagnie?

FRONTIN.

Oui, mon enfant, une Compagnie que les trois dez & le lansquenet ont démontée. Ces Messieurs prétendent que ce soit Monsieur le Chevalier qui la remonte, il est diablement affairé.

LISETTE.

Il n'y a qu'un moment que Mariane & moi, nous étions ici seules, & peut-être n'aura-t-il de long-tems une si belle occasion de l'entretenir. FRONTIN.

Tant pis pour lui de l'avoir manquée, ce sont ses affaires, parlons des nôtres. Je t'aime furieusement au moins, & si tu voulois...

LISETTE.

Tu prends toujours mal ton tems pour parler d'amour, j'ai à présent bien autre chose en tête. FRONTIN.

Ah, ah, hé quelles affaires importantes te sont survenues depuis que je t'ai quittée? LISETTE.

Ce sont des affaires où je prévois que j'aurai besoin d'un associé.

FRONTIN.

Parbleu, je suis ton fait, de quoi s'agit-il? je ne te demande que la préférence. LISETTE.

Avant toutes choses, dis-moi, te sens-tu de la disposition à ruiner un homme en faveur d'une femme?

FRONTIN.

Ce sont les premiers amusemens de ma jeunesse, mon enfant; & à l'heure que je te parle j'ai deux ou trois affaires en main de cette nature-là. LISETTE.

Hé bien, va donc vîte porter à Monsieur le Chevalier ce billet de Mariane, & reviens ici je te dirai la chose.

FRONTIN.

Non pas, s'il te plaît, je veux la savoir avant que de te quitter.

LISETTE.

Monsieur le Chevalier s'impatientera.

FRONTIN.

J'aime mieux qu'il s'impatiente que moi, dis vîte.

LISETTE.

Le mari d'Araminte est amoureux de ma Maîtresse.

FRONTIN.

Le Mari d'Araminte, Monsieur le Commissaire?

LISETTE.

Oui, te dis-je.

FRONTIN.

Oh bien, mon enfant, à bon chat bon rat. Le mari de ta Maîtresse est amoureux d'Araminte. LISETTE.

Qui t'a déjà dit cela?

FRONTIN.

C'est une négociation dont je suis chargé; ne t'ai-je pas dit que je travaillois pour tout le monde? Il y a dix ans que je fais les affaires de Monsieur le Notaire. LISETTE.

Ces deux Messieurs sont de fort bons sujets au moins.

FRONTIN.

Assurément, & pour peu que les femmes soient d'intelligence...

LISETTE.

Elles aiment la dépense, & n'ont point d'argent. Laisse-moi faire, les voici, elles ne s'attendent pas aux nouvelles que je vais leur dire.

SCENE VI.

ANGELIQUE, ARAMINTE, FRONTIN, LISETTE, UN LAQUAIS.

ANGELIQUE.

Portez tout cela dans mon cabinet. Ah! te voilà; que fais-tu ici, Frontin?

FRONTIN.

Je n'y suis venu qu'en passant. Madame; & quelques petites propositions que m'a fait Mademoiselle Lisette m'ont arrêté pour vous offrir mes petits services. ARAMINTE.

Comment ? quelles propositions ?

FRONTIN.

Elle vous dira tout, donnez-vous patience.

ANGELIQUE

Y a-t-il quelque chose de nouveau, Lisette ?

LISETTE.

Oui, Madame, & de fort particulier même.

ANGELIQUE.

Dites-nous donc vîte ce que c'est.

LISETTE.

Monsieur le Commissaire est amoureux de vous, Madame.

ARAMINTE.

Quoi, mon mari, Lisette ?

LISETTE.

Oui, votre mari, Madame. Il ne faut point que vous fassiez tant la fiere, & si vous nous débauchez le nôtre, nous vous rendrons le change à merveilles. ANGELIQUE.

Tu plaisantes, peut-être, Lisette ?

LISETTE.

Non, Madame, je ne plaisante point.

FRONTIN.

Voilà les propositions qu'elle m'a faites, & c'est là-dessus que j'attends vos ordres.

ANGELIQUE.

Ma chere ?

ARAMINTE.

Ma mignonne !

ANGÉLIQUE.

Il y a de la fatalité dans cette aventure.

ARAMINTE.

Cela est trop plaisant.

LISETTE.

N'est-il pas vrai que cela est fort drôle.

FRONTIN.

Cela deviendra bien plus divertissant dans la suite.

ANGELIQUE.

Mais c'est une gageure, je pense.

FRONTIN.

Elle ne vaudra rien pour les parieurs, si l'on m'en veut croire.

ARAMINTE.

Nous ne pouvions souhaiter une meilleure occasion pour nous venger de l'avarice de ces Messieurs-là.

ANGELIQUE.

Toutes tes idées de cette nuit, ne valent pas ce que le hasard nous présente. ARAMINTE.

Frontin nous sera nécessaire dans tout ceci, ma mignonne.

FRONTIN.

Il est tout à votre service, Madame.

ANGELIQUE.

Lisette ne nous sera pas inutile, ma bonne.

LISETTE.

Vous n'avez qu'à me commander.

ARAMINTE.

Pour moi, je te recommande Monsieur mon mari, je ne veux pas que tu lui laisse une pistole.

LISETTE.

Je tâcherai de vous obéir.

FRONTIN.

Si vous me donnez les mêmes ordres pour Monsieur le Notaire, je les exécuterai fort exactement, je vous assure.

ANGELIQUE.

Oh! si tu épargne sa bourse, je ne te le pardonnerai de ma vie.

FRONTIN.

Vous n'aurez rien à me reprocher.

LISETTE.

Mais, de quelle maniere traiterons-nous les choses?

ANGELIQUE.

De quelle maniere?

FRONTIN.

Oui, Madame, brusquerons-nous la bourse de ces Messieurs? ou si nous la vuiderons tout doucement?

ARAMINTE.

Non, brusquer, brusquer, c'est le plus sûr, J'ai furieusement affaire d'argent comptant.

ANGELIQUE.

Et moi aussi, le plutôt vaut le mieux, assurément.

FRONTIN.

C'est mon avis; & le tien Lisette?

LISETTE.

J'opine du bonnet, il faut les expédier dans la regle des vingt-quatre heures.

FRONTIN.

Pour vous, Mesdames, il faudra vous mettre en dépense de quelques petites faveurs, s'il vous plaît.

ARAMINTE.

Des faveurs, Frontin?

FRONTIN.

Oui, Madame, mais sans conséquence.

ANGELIQUE.

Voilà un article qui m'effarouche.

LISETTE.

Hé, de quoi vous embarrassez vous, puisque vous êtes toutes deux d'accord? n'êtes-vous pas les parties intéressées?

ANGELIQUE.

Vous êtes une extravagante, Lisette.

LISETTE.

Hé, mort de ma vie, qu'est-ce donc qu'on vous demande de si terrible?

FRONTIN.

Un regard favorable feulement.

ARAMINTE.

Cela n'eft pas fort criminel.

LISETTE.

Quelques paroles obligeantes.

ANGELIQUE.

Cela ne coûte pas grand chofe.

FRONTIN.

Un doux fourire fait à propos.

ARAMINTE.

C'eft un air qu'on fe donne.

LISETTE.

Un petit billet tendre, peut-être.

ANGELIQUE.

Nous en ferons quittes pour du papier.

FRONTIN.

Se laiffer prendre les mains.

LISETTE.

Ce font des chofes qu'on ne peut empêcher.

FRONTIN.

N'en pas témoigner de colere.

LISETTE.

Ce feroit manquer de politeffe.

FRONTIN.

Souffrir par aventure....

ANGELIQUE.

Oh, demeurons-en là, Frontin, je te prie.

ARAMINTE.

Ils nous mettent-là dans un chemin qui mene loin quelquefois; ma mignonne.

FRONTIN.

Comment donc, vous n'y fongez pas: les plus fages coquettes ne refufent point aujourd'hui ces bagatelles à leurs foupirans; & tout le fecret ne confifte qu'à les faire payer fi cher, qu'il ne refte jamais de quoi finir l'intrigue.

ANGELIQUE.

Mais, vraiment, Frontin fait le monde, & il a de l'efprit ma bonne.

ARAMINTE.

Nous ne hafarderons donc rien de nous remettre à fa conduite?

LISETTE.

Non affurément.

FRONTIN.

Les chofes n'iront que jufqu'où vous voudrez, & vous en viendrez aux éclairciffemens quand il vous plaira.

LISETTE.

Mais, n'allez pas vous piquer d'être plus reconnoiffante l'une que l'autre; dans ces fortes de traités, il faut de la bonne foi, fur-tout.

ANGELIQUE.

Vous devenez infolente, Lifette.

LISETTE.

Ma foi, Madame, je dis ce que je pense. Oh çà, quand commencerons-nous à travailler, Monsieur Frontin?

FRONTIN.

Le plutôt que nous pourrons. Il n'y a pas un moment à perdre. Je vais dire un mot à Monsieur le Chevalier, & je reviens dans le moment même.

ANGELIQUE.

Ne lui parle donc point de tout ceci, Frontin.

FRONTIN.

Non, non, Madame.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Je veux avoir moi-même le plaisir de lui conter cette aventure.

ARAMINTE.

Il en sera ravi, mignonne, c'est le meilleur enfant du monde, que le Chevalier.

ANGELIQUE.

Il nous amenera demain bonne compagnie, des Comtesses, des Abbés, des Marquises. Nous ne manquerons pas de Joueurs; sur ma parole, & ton mari nous sauvera les amendes.

LISETTE.

Je crois que le voici, Madame; laissez-moi seule avec lui, je vais lui porter une botte qu'il aura de la peine à parer.

SCENE VIII.

LISETTE, *seule*.

Oh, par ma foi, M. le Commissaire, nous vous pillerons, vous qui pillez les autres.

SCENE IX.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

Hé bien, Lisette, ta Maîtresse est-elle revenue?

LISETTE.

Oui, Monsieur, & elle est ressortie même.

M. GRIFFARD.

Lui as-tu parlé de moi, ma chere enfant?

LISETTE.

Ah vraiment, Monsieur, je me suis fait de belles affaires.

M. GRIFFARD.

Comment donc?

LISETTE.

Je ne sais pas quel gré vous m'en saurez; mais j'ai été furieusement querellée.

M. GRIFFARD.

Est-ce que...

LISETTE.

Quand on dit à des jolies femmes que quelqu'un les estime, il est bien difficile de leur persuader qu'on n'a pour elles qu'une passion désintéressée.

M. GRIFFARD.
Elle s'est donc mise en colere ?
LISETTE.
Oui, vraiment, elle m'a traitée de ridicule, d'impertinente; mais cependant, je ne la crois pas si hétéroclite, que d'être fâchée qu'on l'aime, & je crois que j'ai mal pris mon temps, je vous l'avoue.
M. GRIFFARD.
Oui.
LISETTE.
Oui, Monsieur: quand on a de certains chagrins, & qu'on ne sait à qui s'en prendre....
M. GRIFFARD.
Elle a quelques chagrins, Lisette ?
LISETTE.
Est-ce qu'elle est jamais sans cela ?
M. GRIFFARD.
Et de quelle nature sont ses chagrins encore ?
LISETTE.
D'une nature... d'une nature bien chagrinante, Monsieur.
M. GRIFFARD.
En sais-tu la cause ?
LISETTE.
Je la soupçonne; car avec elle, Monsieur, on ne sait jamais rien certainement, elle n'ouvre son cœur à personne.
M. GRIFFARD.
Mais enfin, que soupçonnes-tu ?
LISETTE
Ah! Monsieur, que deviendrois-je, si elle savoit que je vous fisse des confidences de la sorte ? elle ne me le pardonneroit jamais. C'est une petite dissimulée, qui seroit au désespoir qu'on sût les mauvaises situations où la mettent presque tous les jours ses extravagances.
M. GRIFFARD.
Je t'entends, elle a besoin d'argent.
LISETTE.
Je ne vous parle pas de cela, Dieu m'en garde, n'interprêtez point mal ce que je vous dis, s'il vous plaît. Comme vous saisissez les choses, Monsieur ?
M. GRIFFARD.
Hé bien, n'en parlons plus; voilà qui est fini.
LISETTE.
Madame est une femme qui n'a jamais besoin de rien.
M. GRIFFARD.
J'en suis persuadé.
LISETTE.
Il est bien vrai que son mari est un vilain, qui lui donne fort peu de choses, & que la fortune des joueuses est sujette à de petites révolutions quelquefois.
M. GRIFFARD.
Auroit-elle fait quelque perte considérable ?
LISETTE.
Ne me faites point trop parler, Monsieur, je vous prie. Je devine

fort bien vos desseins, vous seriez ravi d'avoir occasion de faire le galant, & d'étaler votre humeur libérale; mais gardez-vous en bien, je vous en avertis, vous perdriez toutes vos affaires.

M. GRIFFARD.

Mais vraiment, cela est extraordinaire.

LISETTE.

Qu'il est fâcheux d'avoir affaire à de petites personnes trop scrupuleuses!

M. GRIFFARD.

Elles sont si rares. Il faut justement que j'en trouve une, moi.

LISETTE.

Attendez, Monsieur, tâchons de l'attraper, il me vient une idée....

M. GRIFFARD.

Hé, quelle?

LISETTE.

Elle donnera là-dedans assurément, quelque fine qu'elle puisse être.

M. GRIFFARD.

Hé bien, dis-vîte.

LISETTE.

Supposons qu'elle ait perdu deux cens pistoles?

M. GRIFFARD.

Deux cens pistoles.

LISETTE.

Oui, cela va bien-là tout au moins.

M. GRIFFARD.

Je les ai fort à son service.

LISETTE.

Il n'y a qu'un bon tour à prendre pour les lui faire accepter; c'est-là le difficile. De vous les emprunter, c'est ce qu'elle ne fera pas, de les prendre à titre de présent, il n'y a pas d'apparence; & pour moi, je ne vois qu'une façon de restitution dont on pût se servir utilement.

M. GRIFFARD.

Comment une façon de restitution?

LISETTE.

Oui, Monsieur, les joueurs sont un peu sujets à caution, comme vous savez, & Madame n'a pas joué toujours avec les plus honnêtes personnes du monde. Voulez-vous lui faire plaisir sans effaroucher sa pudeur?

M. GRIFFARD.

Si je veux?

LISETTE.

Envoyez-lui de l'argent qu'elle puisse recevoir comme d'un remords de conscience de quelque fripon converti. Il n'y a pas de maniere plus sure & plus galante que celle là.

M. GRIFFARD.

Mais, je serois bien aise, Lisette, qu'elle sût que c'est à moi qu'elle en aura l'obligation.

LISETTE.

Hé, allez, allez Monsieur, elle le saura de reste dans la suite: je me charge de lui dire, moi.

M. GRIFFARD.

Mais, scrupuleuse comme elle est, elle sera peut-être fâchée qu'on la trompe.

LISETTE.

Hé, mort de ma vie, trompez là toujours de même : il y a des affaires où les femmes sont ravies d'être trompées.

M. GRIFFARD.

Et par qui lui faire tenir cet argent ?

LISETTE.

C'est encore une difficulté. De votre part, cela seroit suspect, & le métier d'un Commissaire n'est pas de faire des restitutions. Adressez-moi la bourse, j'ajusterai tout cela.

M. GRIFFARD.

N'est-ce pas deux cens pistoles que tu dis ?

LISETTE.

Mettez, mettez deux cens louis neufs, la restitution en sera plus honnête.

M. GRIFFARD.

Je vais te les envoyer tout-à-l'heure.

LISETTE.

Et vous viendrez quelques momens après, pour parler vous-même à Madame.

M. GRIFFARD.

C'est fort bien dit, adieu, Lisette.

LISETTE.

Adieu, Monsieur. Ah ! que les jolies femmes sont heureuses ! il semble aux hommes qu'en les ruinant elles leur font grace ; & de pauvres diables bien amoureux ne donnent toujours que trop aisément dans tous les panneaux qu'on veut leur tendre.

SCENE X.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

J'Attendois qu'il fût sorti. Comment vont les affaires ? As-tu déjà travaillé pour la bourse commune ?

LISETTE.

Cela ne commence pas trop mal : on va nous faire une restitution de deux cens pistoles.

FRONTIN.

Tu nommes cela une restitution ?

LISETTE.

Oui, c'est une nouvelle maniere de faire des présens sans conséquence, où je trouve qu'il y a beaucoup plus de bienséance, que dans toutes les autres.

FRONTIN.

Tu as raison, celle qui reçoit ne s'engage à rien, & le donateur est pris pour dupe. Où est Monsieur le Notaire, il faut que je décharge aussi sa conscience de quelque petite restitution.

LISETTE.

Ne précipitons rien, donne-toi patience, il est allé dans son cabinet se préparer à une querelle que je lui ai conseillé de faire à Madame, pour autoriser les petites parties qu'on veut faire ici.

FRONTIN.

Comment donc ?

LISETTE.

C'est lui qui veut absolument que sa femme demeure chez elle.

FRONTIN.

Il n'aura pas de la peine à la persuader.

LISETTE.

Non vraiment, mais il est toujours bon de lui faire valoir les choses ; & quelque chagrin qu'il en puisse avoir dans la suite, il n'aura pas le mot à dire, ce sera lui qui l'aura voulu.

FRONTIN.

Tu as raison. Voici Monsieur le Chevalier.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

QUe j'ai de graces à te rendre, ma chere Lisette !

LISETTE.

Etes-vous content de la réponse ?

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien qu'elle ne me donne lieu d'espérer; je suis le plus heureux des hommes.

LISETTE.

Oui, mais je crois que vous avez un rival, je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

Un rival, Lisette ?

LISETTE.

Oui vraiment, & des plus dangereux, même.

LE CHEVALIER.

Et quel est donc ce rival, dis ?

LISETTE.

Un petit mievre de par le monde, qu'on appelle Janot, le fils de cette femme à qui vous avez tantôt parlé... Cela vous alarme ! vous vous effarouchez de bien peu de chose.

FRONTIN.

Bon, si nous n'avons point d'autre rival à craindre ; nous sommes bien, sur ma parole.

LE CHEVALIER.

Puis-je parler à Mariane ?

LISETTE.

Je ne sais, car elle a toujours quelqu'un de ses Maîtres avec elle. Je vais voir si elle est seule, & je viendrai vous en avertir.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

MA bonne femme de mere aura dit quelque chose mal-à-propos, Frontin.

FRONTIN.

Il n'y a rien de gâté encore ; mais il faut se hâter de conclure le Mariage; le billet s'explique-t-il en bons termes ?

LE CHEVALIER.

Si j'en juge par le billet, mes affaires iront le mieux du monde.

FRONTIN.

Assurément ?

LE CHEVALIER.

Assurément.

FRONTIN.

Puisqu'il est ainsi, sans façon, Monsieur le Chevalier, (*Frontin se couvre*) commençons par bannir la cérémonie.

LE CHEVALIER.

Hé, que fais-tu, Frontin, veux-tu me perdre?

FRONTIN.

Non, ce n'est pas mon intention; mais vous voilà en train d'attraper un bon mariage. Comment prétendez-vous que cela se passe entre vous & moi?

LE CHEVALIER.

Hé, quel tems choisis-tu?

FRONTIN.

Parlons net, ou je vous trahirai. On a déjà ouï parler de Monsieur Janot, comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Voilà un pernicieux maroufle!

FRONTIN.

Ne vous fâchez point, & soyez bon Prince. Je suis votre serviteur; votre valet même quelquefois, dont j'enrage. Car enfin, nous avons été camarades d'école, nous étions Clers chez le même Procureur. On vous mit dehors pour la Maîtresse, on me chassa, moi, pour la Servante, & j'en conviens; vous avez eu de tout tems les inclinations plus nobles que les miennes; mais cependant il me déplairoit fort de vous voir Monsieur pour toujours, & d'être pour toujours, Frontin, moi.

LE CHEVALIER.

Ah! je te jure qu'aussi-tôt l'affaire terminée...

FRONTIN.

Quand une affaire est terminée, elle est finie pour tout le monde; il n'est rien tel que de faire marché: composons d'avance; assurez-moi ma petite fortune, & je vous permets d'achever la vôtre.

LE CHEVALIER.

Dépêches-toi seulement.

FRONTIN.

Vous m'avez donné ce matin un billet de soixante pistoles, pour les aller recevoir de ce Commis de la Douane.

LE CHEVALIER.

Je te donne les soixante pistoles, voilà qui est fini.

FRONTIN.

Point, Monsieur, il y a encore ce diamant que vous avez tantôt pris chez votre mere, & que vous m'avez dit de troquer contre de l'argent.

LE CHEVALIER.

Ah, Frontin!

FRONTIN.

Ah! Monsieur, point de contestations, s'il vous plaît; je n'aime point qu'on me contredise, moi.

LE CHEVALIER.

J'enrage! Hé bien, le diamant te demeurera, seras-tu content?

FRONTIN.

Il me faudra du linge, & quelque juste-au-corps un peu propre, pour me mettre en équipage seulement.

LE CHEVALIER.

J'aurai soin de tout cela, je te le promets.

FRONTIN.

Vous me donnerez avec cela quelques bonnes habitudes, & tout ira bien. J'ai de l'esprit, vous serez pourvu, je vous demande vos vielles pratiques.

LE CHEVALIER.

Je ferai pour toi toutes choses.

FRONTIN, *ôtant son chapeau.*

Sur ce pied-là, reprenons la cérémonie, j'oublie l'égalité de nos naissances, & je vous regarde comme le Gentilhomme de France le moins roturier.

LE CHEVALIER.

Et si l'affaire ne réussit point?

FRONTIN.

En ce cas, j'ai la conscience bonne, je vous rends tout; il faut que chacun vive.

LE CHEVALIER.

Tais-toi, Frontin, voici Lisette.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

JE vous ai fait attendre; mais, j'ai attendu moi-même que le Maître de Géographie fût parti. Ne perdez point de tems montez par ce petit escalier, Frontin sait les êtres, qu'il vous conduise.

FRONTIN.

Hé! qu'ai-je affaire là, moi, s'il te plaît?

LISETTE.

Tu feras le guet pour assurer leur conversation.

LE CHEVALIER.

Tu ne viens donc pas avec nous, toi, Lisette.

LISETTE.

Non vraiment, j'ai ici de l'argent à recevoir. En attendant la restitution, allons savoir de ma Maîtresse quand elle aura la commodité d'être querellée.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARIANE.

ENtrons ici, Monsieur le Chevalier, je ne suis point tranquille dans ma chambre, on pourroit nous y surprendre, & l'on m'en feroit un crime. Ici, l'on peut penser que le hasard nous aura fait rencontrer, & que vous ne m'aurez abordée que par civilité. Que Frontin prenne garde seulement que personne ne nous écoute.

FRONTIN.

Causez en repos, je suis en sentinelle.

LE CHEVALIER.

Hé bien! charmante Mariane, quelle sera ma destinée?

MARIANE.

S'il ne tenoit qu'à moi seule de la rendre heureuse, vous n'auriez pas lieu de vous en plaindre.

LE CHEVALIER.

Hé! ne pouvez-vous pas faire tout mon bonheur? Je vous adore: si vous étiez un peu sensible à ma tendresse?

MARIANE.

Tenez, Monsieur le Chevalier, je ne sais ce que c'est que de l'amour; je ne puis dire que je vous aime, mais je suis bien aise que vous m'aimiez.

LE CHEVALIER.

Et consentirez-vous, sans répugnance, que je devienne votre époux?

MARIANE.

Voilà encore une chose que je ne saurois vous dire: il me semble qu'on ne s'aime plus quand on est marié.

LE CHEVALIER.

On ne s'aime plus! qui vous a dit cela?

MARIANE.

Araminte & ma belle-mere ne disent tous les jours autre chose: elles chagrinent leurs maris, les haïssent. Moi, je voudrois vous aimer toujours, & il faudroit pour cela que vous m'aimassiez toute votre vie.

LE CHEVALIER.

Et vous croyez que le mariage pourroit faire finir ma tendresse? ah! je vous jure....

FRONTIN.

Changez de conversation, Monsieur, j'entends quelqu'un.

MARIANE.

Séparons-nous, Monsieur le Chevalier.

FRONTIN.

Non, rapprochez-vous, c'est Lisette.

SCENE II.

LE CHEVALIER, MARIANE, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Quoi, vous voilà! je vous croyois là-haut. Que faites-vous donc ici? votre pere va venir, je vous en avertis.

MARIANE.

Adieu, Monsieur le Chevalier.

SCENE III.

LES PRECEDENS. ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Demeurez, Mariane, où allez-vous?

MARIANE.

On m'a dit que vous m'aviez demandée, Madame; j'ai su que vous étiez revenue, j'allois me rendre auprès de vous.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Hé bien, Chevalier, la compagnie qui vous attendoit est-elle avertie pour demain? LE CHEVALIER.

Je venois vous en rendre compte, Madame; & tout Paris viendra chez vous si-tôt qu'on saura qu'on y joue.

LISETTE.

Cela divertira bien votre mari, Madame.

ANGELIQUE.

Il faudra bien qu'il en passe par où nous voudrons. Je vais le mettre à la raison. Lui as-tu dit que j'étois revenue?

LISETTE.

Oui, Madame; & en remontant, on m'a donné ces deux cens pistoles que vous savez. ANGELIQUE.

Portez-les à Araminte, elles viennent de son mari, c'est à elle d'en disposer. Et vous, Mariane, allez lui tenir compagnie pendant que je serai obligée d'essuyer la fatigante conversation de votre pere. Vous, ne sortez pas, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, Madame.

ANGELIQUE.

Entrez aussi dans mon cabinet, je veux vous faire part d'une aventure que vous trouverez divertissante.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, FRONTIN.

FRONTIN.

Et moi, Madame, que deviendrai-je? Quand vous aurez fait de Monsieur le Notaire, vous me le livrerez, s'il vous plaît.

ANGELIQUE.

Va faire un tour, & reviens, Frontin.

FRONTIN.

Dépêchez-vous donc, Madame: je suis honteux que Lisette soit plus expéditive que moi, mais, je réparerai cela par la somme.

ANGELIQUE.

J'entends mon mari, sors vîte.

FRONTIN.

Voilà un pauvre diable en bonne main.

SCENE V.

M. SIMON, ANGELIQUE.

M. SIMON.

Ah! vous voilà donc au logis, Madame? c'est une grande merveille, oui. ANGELIQUE.

Bon jour, mon cher petit mari. Lisette dit que vous êtes de mauvaise humeur, & que vous voulez gronder, est-il vrai? j'ai un mal de tête épouvantable, au moins, je vous en avertis.

M. SIMON.

Hé, le moyen de vous bien porter. Vous devriez être morte,

depuis le tems que vous vivez comme vous faites. Ne rougiſſez-vous point de.....

ANGELIQUE.

Ah, mon fils, vous m'ébranlez tout le cerveau ! adouciſſez l'aigreur de votre ton, je vous prie, ou je renonce à vous écouter.

M. SIMON.

Comment, Madame, vous croyez.....

ANGELIQUE.

Oh, querellez donc de ſang froid, je vous prie, je vous promets de vous écouter de même.

M. SIMON.

Il faut que j'aie une belle patience.

ANGELIQUE.

Serez-vous long dans vos remontrances, mon fils ?

M. SIMON.

Oui, Madame, & très-long.....

ANGELIQUE.

Si vous vouliez quereller en abrégé, mon petit mari, je vous aurois bien de l'obligation.

M. SIMON.

En abrégé, Madame ? Et le moyen de renfermer en peu de paroles tous les ſujets de plaintes que vous me donnez tous les jours.

ANGELIQUE.

Moi je vous donne des ſujets de plaintes, mon fils ?

M. SIMON.

Oh que diantre, mon fils, mon petit mari, ſupprimons tous ces termes-là, s'il vous plaît, treve de douceurs, je vous prie.

ANGELIQUE.

Comment donc, Monſieur, quelles manieres ſont les vôtres ? Plus j'ai d'honnêteté pour vous, plus vous avez d'aigreur pour moi ? en vérité, je ſuis fort ſcandaliſée de votre procédé.

M. SIMON.

Hé morbleu, je ſuis outré du vôtre, moi.

ANGELIQUE.

Ah, que les maris ſont incommodes avec leurs bizarreries perpétuelles ! Je voudrois bien ſavoir qui peut cauſer vos emportemens.

M. SIMON.

Comment donc, mes emportemens ? Je n'ai que trop de douceur de par tous les diables.

ANGELIQUE.

Ah ! juſte Ciel ! Toujours dans la bouche des mots à effaroucher les perſonnes les moins timides.

M. SIMON.

Morbleu !

ANGELIQUE.

Vous jurez, Monſieur, vous jurez, vous me faites trembler : Liſette, holà, quelqu'un.

M. SIMON.

Vous perdez l'eſprit, Madame.

ANGELIQUE.

Liſette ?

SCENE VI.

M. SIMON, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

HÉ, à qui diantre en avez vous donc?

ANGELIQUE.

Demeurez auprès de moi, Lisette; Monsieur est dans une fureur qui ne se conçoit pas.

LISETTE.

Seroit-il possible?

M. SIMON.

Ah, la méchante femme, Lisette, la méchante femme!

ANGELIQUE.

Peut-on s'étonner que je n'aime pas à demeurer chez moi? ce sont vos violences & vos caprices qui m'en écartent.

M. SIMON.

Mes violences?

LISETTE.

Hé bien, modérez-vous un peu, on verra ce que cela produira.

M. SIMON.

Tu crois ce qu'elle dit? C'est un prétexte pour avoir raison d'être toujours dehors.

ANGELIQUE.

Oui, fort bien, un prétexte. En vérité Monsieur, vous vous servez de termes bien offensans; & si ma famille savoit les duretés que vous avez pour moi.

M. SIMON.

Oh, pour le coup je perds patience.

LISETTE.

Hé, doucement, Monsieur, n'y auroit-il pas moyen de vous accommoder? Vous êtes tous deux raisonnables?

ANGELIQUE.

Hé bien, je te fais juge de nos différends, Lisette.

LISETTE.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, Madame.

M. SIMON.

Oui, tu as de l'esprit, & je te permets de me condamner si j'ai tort.

LISETTE.

Oh, pour cela, je le ferai, je vous assure: voyons; de quoi vous plaignez-vous premiérement?

M. SIMON.

Ne le sais-tu pas?

LISETTE.

Que répondez-vous à cela?

ANGELIQUE.

Ignores-tu toutes mes raisons?

LISETTE.

Hé, mort de ma vie que ne parlez vous? vous voilà d'accord, Monsieur n'a qu'à vouloir.

M. SIMON.

Moi?

LISETTE.

Vous-même. Tenez, Monsieur, Madame est la femme de France

la plus complaisante : laissez-la vivre à sa fantaisie, vous en ferez tout ce qui vous plaira. M. SIMON.
Hé bien, qu'elle fasse, pourvu qu'elle demeure chez elle.

LISETTE.

Mais vraiment, cela est trop juste, Madame : Monsieur est le meilleur homme du monde, il aime à vous voir, donnez lui cette petite satisfaction le plus souvent qu'il vous sera possible.

ANGELIQUE.

Hélas, de tout mon cœur, mon enfant, je ne cherche point à le chagriner. Qu'il soit toujours de bonne humeur, je serai toujours au logis. LISETTE.
Vous l'entendez, Monsieur, je ne lui fais pas dire.

M. SIMON.

Hé bien, qu'elle me tienne parole, & je ne querellerai de ma vie.

ANGELIQUE.

Cela me fera de la peine assurément ; mais puisque vous le voulez absolument, Monsieur, je tâcherai de trouver les moyens de me rendre ma prison supportable.

LISETTE.

La pauvre petite femme ! sa prison ! vous devez être bien content, Monsieur. M. SIMON.
Je ne m'attendois pas à la trouver si raisonnable, je te l'avoue.

LISETTE.

Oh, Monsieur, tôt ou tard, il vient de bons momens aux femmes. Il ne faut aux maris que la patience de les attendre.

ANGELIQUE.

Le seul plaisir que je me propose, est de jouer, & de recevoir compagnie. LISETTE.
Comment, elle se borne ?

M. SIMON.

Hé va, va, tu n'auras pas le tems de t'ennuyer ; il faudra faire en sorte qu'Araminte soit presque toujours avec toi, premiérement.

ANGELIQUE.

Ah, mon cher petit mari, que j'en serai contente ! tâchons de l'engager à cela, je vous prie, c'est la plus aimable personne du monde qu'Araminte. M. SIMON.
N'est-il pas vrai ?

LISETTE, *à part*,

Le vieux Satyre.

M. SIMON.

Nous aurons son mari quelquefois, nous verrons ma niece la Greffiere qui fait des vers, ma cousine l'Avocate, son beau-frere qui est plaisant, sa sœur la Conseillere, mon oncle le Médecin, sa femme & ses enfans, nous nous divertirons à merveilles.

LISETTE.

Voilà de quoi bien passer son tems, Madame.

ANGELIQUE.

Oh, pour cela, non, mon fils, je vous prie ; hors Araminte, qui a les manieres de condition, je ne veux voir que des femmes de qualité, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Hé bien oui, des femmes de robe.

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, des femmes d'épée. C'est mon foible que les femmes d'épée, je l'avoue. LISETTE.

Madame a les inclinations tout-à-fait militaires.

M. SIMON.

Hé bien soit, des femmes d'épée, tout comme tu voudras.

ANGELIQUE.

Nous donnerons de petits concerts quelquefois.

M. SIMON.

Des concerts ici dans ma maison ?

ANGELIQUE.

Oui, mon fils; comme vous voulez que j'y demeure toujours, il faut bien que je m'y divertisse.

LISETTE.

Elle a tant de complaisance pour vous, que vous ne sauriez vous défendre d'en avoir un peu pour elle.

M. SIMON.

Mais...

ANGELIQUE.

Mais, Monsieur, il me faut de la musique trois jours de la semaine seulement, trois autres après dînée, on jouera quelques reprises d'ombre & de lansquenet, qui seront suivies d'un grand souper, de maniere que nous n'aurons qu'un jour de reste, qui sera le jour de conversation; nous lirons des ouvrages d'esprit; nous débiterons des nouvelles, nous nous entretiendrons des modes, nous médirons de nos amies; enfin, nous emploirons tous les momens de cette journée à des choses purement spirituelles.

LISETTE.

Quel ordre, Monsieur! Elle veut vivre réguliérement, comme vous voyez.

M. SIMON.

Quelle chienne de régularité!

ANGELIQUE.

Et comme cette vie aisée, douce, agréable, pourroit attirer trop grand monde; pour n'être point accablé de visites importunes, il faudra que nous ayons un portier, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Miséricorde, un portier chez moi! chez un Notaire; un portier, Madame?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur, un Portier chez un Notaire, la grande merveille!

M. SIMON.

Lisette?

LISETTE.

Ne l'obstinez point, Monsieur, elle prendroit un Suisse.

M. SIMON.

Mais, Madame....

ANGELIQUE

Mais, Monsieur, je veux un Portier, sans cela, marché nul, je sortirai, & tout à l'heure.

LISETTE.

Hé, passez-lui cette bagatelle : faut-il rompre un traité pour un malheureux portier?

M. SIMON.

Je me ferai moquer de moi; & d'ailleurs, comment soutenir tant de dépense? ANGELIQUE.

Hé, Monsieur, qui vous demande rien, de quoi vous effarouchez-vous? M. SIMON.

De quoi je m'effarouche, Madame?

LISETTE.

Allez, Monsieur, qu'il vous suffise que Madame joue. Les joueuses ont des ressources inépuisables, & les femmes à qui leurs maris ne donnent point d'argent, ne sont pas toujours celles qui en dépensent le moins. M. SIMON.

Pour moi, je n'en saurois donner, car je n'en ai point.

LISETTE, *à part.*

Frontin vous en fera pourtant bien trouver.

ANGELIQUE.

Allez, Monsieur, ne vous mêlez de rien que de me laisser faire. Adieu, mon fils, je vais me recueillir dans mon cabinet, & songer à prendre toutes les mesures imaginables, pour vous donner la satisfaction de demeurer au logis sans m'y ennuyer.

SCENE VII.

M. SIMON, LISETTE.

LISETTE.

QUelle complaisance! Vous êtes bienheureux d'avoir une femme si bonne & si judicieuse.

M. SIMON.

Je payerai bien cher cette complaisance-là, peut-être.

LISETTE.

Oh, point du tout, elle est bien revenue de la bagatelle.

M. SIMON.

Il faut en essayer, Lisette. Tu vois tout ce que je fais pour la mettre dans son tort. LISETTE.

Oh, pour cela, Monsieur, vous êtes le meilleur mari qu'il y ait au monde. ANGELIQUE, *derriere le Théâtre.*

Lisette? LISETTE.

Madame m'appelle, adieu, Monsieur, tenez-vous en joie, vous avez bien sujet d'y être.

SCENE VIII.

M. SIMON, *seul.*

HOm, je ne sais comment tout cela tournera, mais un honnête-homme est bien embarrassé quand il est amoureux; & qu'il a des mesures à prendre avec sa femme.

SCENE IX.

M. SIMON, FRONTIN.

FRONTIN.

AH! Monsieur, que je vous trouve à propos.

M. SIMON.

Qu'est-ce qu'il y a?

FRONTIN.

Ne peut-on point nous écouter ?

M. SIMON.

Non, non, parle, cette salle est grande.

FRONTIN.

Vous n'avez point vu Araminte depuis le dernier billet que je lui ai rendu de votre part ?

M. SIMON.

Non vraiment. Je ne précipite rien, moi, & je ne fais point l'amour en jeune homme.

FRONTIN.

Mais, sérieusement, Monsieur, en êtes-vous bien amoureux ?

M. SIMON.

Plus que je ne saurois te le dire.

FRONTIN.

Et s'il falloit renoncer à la voir, cela vous feroit-il bien de la peine ?

M. SIMON.

Comment renoncer à la voir ? qu'y a-t-il donc ? qu'est il arrivé ?

FRONTIN.

Ah ! que vous aimez cette femme-là, Monsieur. Je ne puis m'empêcher de vous plaindre.

M. SIMON.

Mais à qui en as-tu ?

FRONTIN.

Vous ne sauriez croire combien je suis dans vos intérêts.

M. SIMON.

Je t'en estime davantage, mais....

FRONTIN.

J'aimerois autant que le diable vous eût emporté, que de vous voir amoureux de cette force-là.

M. SIMON.

Tu me ferois perdre patience. Ne veux-tu pas t'expliquer ?

FRONTIN.

Araminte, Monsieur.

M. SIMON.

Hé bien, Araminte ?

FRONTIN.

Elle est dans une situation la plus fâcheuse du monde.

M. SIMON.

Comment, quelle situation !

FRONTIN.

Elle m'a bien défendu de vous rien dire, & je ne sais si je fais bien de vous en parler.

M. SIMON.

Oui, oui, parle.

FRONTIN.

Je meurs de peur que vous ne soyez assez amoureux pour la vouloir tirer de l'embarras où elle se trouve.

M. SIMON.

Quoi ! quel embarras ? Si je l'en tirerai ! Oh ! je t'en réponds.

FRONTIN.

Ne voilà-t-il pas ! Oh bien, Monsieur, puisqu'il est ainsi, vous ne saurez rien.

M. SIMON.

Mon pauvre Frontin !

FRONTIN.

Non, Monsieur, il ne sera pas dit, que parce qu'une femme vous estimera plus qu'un autre, j'aurai contribué à vous ruiner pour l'amour d'elle.

M. SIMON.

A me ruiner ; qu'est-ce que cela signifie ?

FRONTIN.

Cela signifie que la plupart des jolies femmes ruinent tous ceux qu'elles estiment, Monsieur. C'est la regle.

M. SIMON.

C'est la regle ?

FRONTIN.

Hé, vraiment oui, voudriez-vous qu'elles ruinassent ceux qu'elles n'estiment point ? cela seroit bien mal-honnête.

M. SIMON.

Ah, ah, & est-ce une nécessité de ruiner quelqu'un ?

FRONTIN.

Oui vraiment, cela ne se peut pas autrement même. C'est une chose inconcevable que les dépenses prodigieuses qu'Araminte fait tous les jours, sans réflexion, sans conduite. Elle s'endette de tous côtés, les Marchands crient pour être payés ; si cela vient aux oreilles du mari, c'est une femme perdue, & pour se mettre à couvert de ses emportemens, elle est dans la résolution de s'aller jetter dans un Couvent, & de n'en sortir de sa vie.

M. SIMON.

Dans un Couvent, Frontin ?

FRONTIN.

Dans un Couvent. Quand une jolie femme est embarrassée, & qu'elle ne sait comment sortir d'affaire, elle a toujours recours au Couvent ; c'est encore une regle.

M. SIMON.

Mais voilà une résolution bien précipitée.

FRONTIN.

Je vous en réponds ; elle m'a même dit de lui mener un carrosse, pour y aller tout de ce pas ; elle ne veut dire adieu à personne.

M. SIMON.

Comment tout de ce pas ? il faut empêcher cela, Frontin.

FRONTIN.

Oh, Monsieur, cela est bien difficile ; elle doit plus de mille écus, afin que vous le sachiez.

M. SIMON.

Mille écus !

FRONTIN.

Oui vraiment, mille écus, valant trois mille deux cens cinquante livres. Hé, croyez-moi, laissez la faire, ne mettez point-là votre argent, prenez une bonne résolution de ne la jamais voir.

M. SIMON.

De ne la jamais voir !

Frontin. ~~MARIANE.~~

Oui, vous ne l'aimez peut-être pas tant que vous vous l'imaginez.

M. SIMON.

Je ne l'aime pas ! J'en perdrois l'esprit.

FRONTIN.

FRONTIN.

Quelle fatalité! perdre l'esprit, ou donner trois mille deux cens cinquante livres!

M. SIMON.

Cela est chagrinant.

FRONTIN.

Ecoutez, l'esprit est une belle chose. Adieu, Monsieur, je vais chercher un carrosse.

M. SIMON.

Attends, Frontin.

FRONTIN.

Ah! que je connois des gens à Paris qui voudroient avoir une occasion comme celle ci! mais je ne leur en parlerai point. Je suis trop de vos amis, pour ne vous pas laisser la préférence... Je vais lui chercher un carrosse.

M. SIMON.

Attends moi-là, te dis-je, je vais prendre dans mon cabinet un billet payable au porteur que je lui veux donner moi-même.

FRONTIN.

Comment, vous même? Ah! fi Monsieur, où est la politesse, de ne savoir pas épargner à une femme la confusion de vous avoir obligation en face? Vous la feriez mourir de chagrin.

M. SIMON.

Hé bien.... Mais, connois-tu les gens à qui elle doit?

FRONTIN.

Si je les connois!

M. SIMON.

Mene-moi chez eux, je les payerai sans lui en rien dire.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé.

M. SIMON.

Cela sera assez galant, oui.

FRONTIN.

Assurément, il n'y a qu'un petit inconvénient qui s'y rencontre.

M. SIMON.

Comment?

FRONTIN.

Ce sont des gens à qui Madame votre femme doit aussi de l'argent; il ne seroit pas dans la bienséance qu'on vous vît acquitter les dettes des autres, quand vous ne payez pas les siennes.

M. SIMON.

Malpeste, tu as raison, elle le sauroit peut-être.

FRONTIN.

Je suis prudent, comme vous voyez.

M. SIMON.

Comment ferons-nous donc?

FRONTIN.

Mais il me semble que vous, me donnant le billet; & moi, promettant de vous en faire tenir compte....

M. SIMON.

Mais, Frontin.

FRONTIN.

Qu'est-ce à dire, mais ! Ne craignez-vous point que je vous fripponne votre billet ?

M. SIMON.

Je ne te dis pas cela, mais enfin.

FRONTIN.

Parbleu, Monsieur, je n'y entends point de finesse ; puisque vous faites tant de façons, je vous baise les mains, je suis votre serviteur.... Je m'en vais chercher un carrosse.

M. SIMON.

Que tu as l'esprit mal tourné ! Je vais chercher le billet, viens-t-en le prendre.

FRONTIN.

Oh ! diable, vous faites-là un grand effort ! Monsieur est amoureux à perdre l'esprit, on veut le conserver dans son bon sens, il en est quitte pour mille écus....

M. SIMON.

Voici quelqu'un, veux-tu te taire, & me suivre ?

FRONTIN.

Tout à l'heure, je vais vous joindre.

SCENE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

AH ! mon pauvre Frontin, je suis dans le plus grand embarras du monde.

FRONTIN.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE CHEVALIER.

Cette folle de Lisette s'est avisée de parler à sa Maîtresse, & à Araminte, de la passion que j'ai pour Mariane.

FRONTIN.

Hé bien ?

LE CHEVALIER.

Et dans la vue de me faire plaisir, elles veulent, malgré que j'en aie, proposer la chose à son pere.

FRONTIN.

Cela ne vaut pas le diable, vous voilà gâté, on ira aux enquêtes, & la réputation de Monsieur Janot fera tort à Monsieur le Chevalier, assurément.

LE CHEVALIER.

Ah ! ne plaisante point, je te prie.

FRONTIN.

Je ne plaisante point, cela ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

J'avois toujours compté sur les soins de Lisette, sur la tendresse de Mariane ; & je me proposois de terminer la chose par un enlevement, pour faire consentir le pere au mariage.

FRONTIN.

Voilà comme j'ai toujours conçu la chose, & il n'y avoit pas d'autre biais que celui-là même.

LE CHEVALIER.

Non vraiment ; mais, quel parti prendre ?

FRONTIN.

Celui de précipiter une chose que nous aurions pu faire à loisir.

LE CHEVALIER.

Mais il faut pour cela de l'argent comptant, je n'en ai point assez.

FRONTIN.

Oh, je vous en prêterai, moi, qu'à cela ne tienne. Il y a à Paris quelques Orfévres de ma connoissance ; & avec le diamant dont je suis nanti, je ne m'embarrasse pas de trouver deux cens pistoles en un quart d'heure.

LE CHEVALIER.

Mais, il faut persuader Mariane.

FRONTIN.

Laissez-moi parler à Lisette, & allez m'attendre à l'Auberge.

LE CHEVALIER.

Mais...

FRONTIN.

Mais, allez m'attendre, vous dis-je. Pour être héritier de vos vieilles pratiques, il n'y a rien que je ne sois capable de faire.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

MA pauvre Lisette, je n'en puis plus, je ne saurois me soutenir ; je tremble.

LISETTE.

Qu'avez-vous ?

MARIANE.

Mon pere est là-dedans avec Araminte & ma Belle-mere, je ne l'ai jamais vu de si bonne humeur.

LISETTE.

Et c'est-là ce qui vous rend si interdite ?

MARIANE.

On va lui parler de mon mariage avec Monsieur le Chevalier.

LISETTE.

On va lui parler ? tant pis, on se presse trop.

MARIANE.

Oh, point, point, Lisette ; je suis sortie pour les laisser dire : je voudrois déjà que cela fût fini.

LISETTE.

Cela est trop précipité, vous dis-je, rentrez dans le cabinet pour rompre la conversation.

MARIANE.

Ma chere enfant, je n'en ai pas la force, je ne me connois plus, & je n'ai jamais été dans l'état où je me trouve.

LISETTE.

C'est que vous n'avez jamais été mariée.

MARIANE.

Oh, pour cela non. Mais si je suis tremblante, pendant qu'on en parle, comment serai-je donc quand on me mariera tout de bon?

LISETTE.

On vous rassurera, ne vous mettez pas en peine. Mais, si vous voulez que je vous parle naturellement, je meurs de peur que votre pere ne reçoive mal la proposition.

MARIANE.

C'est cette crainte-là, je pense, qui me met si hors de moi-même.

LISETTE.

Allez donc empêcher qu'on ne lui en parle. Nous avons depuis tantôt raisonné Frontin & moi, & nous avons trouvé un moyen sûr pour vous marier, quand votre pere ne le voudroit pas.

MARIANE.

Est-il possible!

LISETTE.

Oui; mais, il faut pour cela qu'il n'ait entendu parler de rien.

MARIANE.

Mais, ce moyen est-il infaillible?

LISETTE.

Je vous en réponds, cela dépendra de vous. Et vous n'y mettrez point d'obstacle, peut-être?

MARIANE.

Non, je t'en assure. Oh, je m'en vais donc vîte les interrompre.

LISETTE.

Dépêchez-vous, & dites tout bas à Madame que j'ai quelque chose de conséquence à lui dire.

MARIANE.

Je vais te l'envoyer, laisse-moi faire.

SCENE II.

LISETTE, *seule.*

LA pauvre petite personne! nous en ferons tout ce que nous voudrons. Hé, que ne font point de jeunes filles pour être mariées! Oh, pour moi, je crois, Dieu me pardonne, qu'il y a un âge où elles ne pensent qu'à cela, & il entre du mariage dans tous leurs songes.

SCENE III.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

HÉ bien, ma chere enfant, comment a-t-on reçu la restitution?

LISETTE.

Le mieux du monde ? cela se reçoit-il autrement ? il faudroit avoir l'esprit bien mal tourné.

M. GRIFFARD.

Sait-elle que c'est moi qui....

LISETTE.

Je lui en ai voulu donner quelque légere idée.

M. GRIFFARD.

Hé bien ?

LISETTE.

Hé bien, elle commençoit déjà à prendre un certain ton aigre-doux, qui m'a fait rengaîner mon compliment. il ne faut se déclarer que bien à propos. La voici.

SCENE IV.

M. GRIFFARD, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. GRIFFARD.

Ce n'est pas une petite fortune, Madame, que celle de vous rencontrer au logis.

ANGELIQUE.

Si l'on recevoit souvent de vos visites, on deviendroit volontiers plus sédentaire, Monsieur.

M. GRIFFARD.

Madame....

LISETTE.

Voilà votre chapeau par terre, prenez garde.

ANGELIQUE.

Vous êtes, de tous les hommes du monde, celui qu'on voit avec le plus de plaisir, je vous assure.

M. GRIFFARD.

Ah Madame.....

LISETTE.

Vous marchez sur vos gants, Monsieur.

ANGELIQUE.

Je vous parle naturellement, au moins.

M. GRIFFARD.

Vous avez bien de la bonté, Madame, si j'osois vous parler de même....

ANGELIQUE.

Je vous soupçonne pourtant de m'avoir fait une petite friponnerie, dont je vous punirois si j'en étois bien persuadée.

M. GRIFFARD.

Oh, pour cela, Madame, je ne prétends pas que vous m'en ayez obligation.

ANGELIQUE.

Ecoutez, vous avez de l'esprit, vous donnez un tour galant & délicat à ce que vous faites; mais si vous voulez qu'on en sache gré, il faut me laisser toujours dans l'incertitude.

M. GRIFFARD.

Oh, Madame, je vous réponds de....

ANGELIQUE.

Je ne suis que trop pénétrante, je vous l'avoue; mais, on ferme quelquefois les yeux; pour ne pas rompre avec ses amis: une parfaite connoissance de la vérité me mettroit sérieusement en colere.

M. GRIFFARD.

Il est constant, Madame, que....

ANGELIQUE.

N'usons pas cette conversation, de grace. Il me fâche seulement de penser à ces sortes de choses; passez là dedans, je vous prie, j'ai quelques ordres à donner à Lisette, vous n'aurez pas le tems de vous ennuyer.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

QUel animal! Il ne m'a jamais paru si ridicule.

LISETTE.

Voilà un mortel bien payé de ses deux cens pistoles!

ANGELIQUE.

Que me veux-tu? Qu'as-tu à me dire? Mon mari est là-dedans de trop bonne humeur pour un homme qui a donné son argent. Je meurs de peur que Frontin n'ait pas si bien réussi que toi.

LISETTE.

Il a mieux fait que vous ne croyez, & voilà un billet de mille écus, que Monsieur lui a donné pour Araminte.

ANGELIQUE.

Le monstre! Mille écus ne lui font point de peine à sacrifier pour une autre; il me refuseroit une pistole.

LISETTE.

Nous nous vengeons assez bien de son avarice, il ne faut pas se plaindre.

ANGELIQUE.

Mais comment toucher cet argent. Araminte, ni toi, ni moi, nous ne pouvons l'aller recevoir, il falloit que Frontin...

LISETTE.

Que cela ne vous embarrasse point, Madame Amelin négociera la chose à merveille.

ANGELIQUE.

Il faut envoyer chez elle. Holà, Jasmin.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

ANGELIQUE.

VOus savez où Madame Amelin demeure?

JASMIN.

Celle qui eſt venue tantôt ici ? Oui, Madame.

ANGELIQUE.

Allez lui dire que je l'attends, & que j'ai affaire d'elle, qu'elle vienne au plus vîte.

LISETTE.

Avec tout cela, Madame, ce n'eſt pas une connoiſſance inutile que celle de cette Madame Amelin.

ANGELIQUE.

Non, vraiment.

Lisette.
~~ANGELIQUE.~~

Nous aurions eu peine ſans elle, à nous défaire du diamant.

ANGELIQUE.

Il étoit dangereux de le vouloir vendre. Mais je m'arrête ici trop long-tems, je vais les rejoindre. Quand Madame Amelin ſera venue, tu lui diras bien toi-même ce qu'il faut faire.

SCENE VII.

LISETTE, M. JOSSE.

LISETTE.

C'Eſt de l'argent comptant, ou peu s'en faut. Mais que veut cet homme là ? Demandez-vous ici quelque choſe ?

M. JOSSE.

Je voudrois bien parler à monſieur Simon, on m'a dit là-bas, qu'il y étoit.

LISETTE.

Eſt ce pour quelque affaire un peu longue ? quelque Teſtament ? quelque Inventaire ? Nous en débarraſſerez-vous pour long-tems ?

M. JOSSE.

C'eſt pour une choſe que je ne puis dire qu'à lui-même. Qu'on l'avertiſſe, je vous prie.

LISETTE.

Je vais lui dire, vous n'avez qu'à attendre.

SCENE VIII.

M. JOSSE, *ſeul.*

VOilà une ſoubrette qui me paroît bien alerte, & elle pourroit bien, ſi je ne me trompe, avoir quelque part à la viſite que je viens rendre à M. le Notaire.

SCENE IX.

M. SIMON, M. JOSSE.

M. SIMON.

AH, ah, c'eſt Monſieur Joſſe ! Hé qui vous amene ici, mon voiſin ?

M. JOSSE.

Monsieur, voilà un diamant qu'on vient d'apporter chez moi pour le vendre. Il me paroît tout-à-fait semblable à celui que vous avez fait recommander. Voyez.

M. SIMON.

C'est justement le mien, Monsieur Josse. Qui vous l'a apporté? il falloit retenir ces gens là.

M. JOSSE.

C'est un garçon que je connois, qui me connoît aussi; & je n'ai même gardé la bague, que sous prétexte de la faire voir, avant que de l'acheter, à quelqu'un de mes confreres, que j'ai dit qui se connoissoit en pierreries mieux que moi. Il ne faut effaroucher personne.

M. SIMON.

Hé, qui est-il, s'il vous plaît, Monsieur Josse, cet honnête garçon que vous connoissez?

M. JOSSE.

Ne vous mettez point en peine, nous avons la bague, il reviendra.

M. SIMON.

Il faut le faire arrêter. Il y a ici fort à propos un Commissaire de mes amis, vous n'aurez qu'à nous envoyer avertir.

SCENE X.

M. SIMON, M. JOSSE, FRONTIN.

FRONTIN, *à M. Josse.*

AH! vous voilà, je viens de repasser chez vous. Que faites-vous donc ici, Monsieur Josse.

M. JOSSE.

Je faisois voir à Monsieur ce diamant que vous venez d'apporter chez moi.

M. SIMON.

Quoi: c'est-là celui qui....

FRONTIN.

Oui! vous vous mettez dans le goût de la pierrerie. Ah! je vous en félicite, je vois bien ce que cela signifie.

M. SIMON.

Où as-tu pris cela?

FRONTIN.

Que cela ne vous embarrasse point, je vous en ferai bon marché, ne vous mettez pas en peine.

M. SIMON.

Tu m'en feras bon marché, pendard.

FRONTIN.

Comment donc, pendard? Est-ce vous, ou moi, qu'on apostrophe, Monsieur Josse?

M. JOSSE.

A votre avis, que vous en semble?

FRONTIN.

FRONTIN.

Moi, par ma foi, je ne sais qu'en dire.

M. SIMON.

Tu me feras bon marché d'un vol que tu m'as fait, infâme ?...

FRONTIN.

Qu'est-ce à dire, un vol ? ho... que... écoutez... Hé fi, Monsieur, je n'aime point ces plaisanteries-là, je vous en avertis. Que diable, si le diamant ne vous accommode pas, il n'y a qu'à me le rendre, je ne suis pas embarrassé de m'en défaire.

M. SIMON.

Oh, tu n'auras pas cette peine-là, sur mon honneur. Mon cher Monsieur Josse, vous pouvez me laisser la bague, je passerai chez vous, & je reconnoîtrai votre exactitude.

M. JOSSE.

Je vous baise les mains, Monsieur.

FRONTIN.

Monsieur, Monsieur Josse, oh diable, je n'entends point raillerie, c'est à vous que...

SCENE XI.

M. SIMON, FRONTIN.

M. SIMON.

OH, ne pense pas m'échapper, nous avons d'autres comptes encore à vuider ensemble.

FRONTIN.

Monsieur, commençons par vuider celui-là, rendez-moi la bague, ou la peste m'étouffe, je ferai beau bruit, &... Si...

M. SIMON.

Là, rassures-toi, ne t'effraye point.

FRONTIN.

Cela me feroit damner.

M. SIMON.

Je ne ferai point d'éclat de cette affaire, je te le promets.

FRONTIN.

Vous n'en ferez point ! mais j'en ferai, moi.

M. SIMON.

Je ne veux point te perdre, te dis-je.

FROMTIN.

Et moi, je ne veux point perdre ma bague, de par tous les diables.

M. SIMON.

Parlons doucement, comment est-elle à toi ! d'où vient-elle ? qui te l'a donnée ?

FRONTIN.

Un Gentilhomme de mes amis.

M. SIMON.

Que tu appelles !

FRONTIN.

Monſieur Janot, connoiſſez-vous cela.

M. SIMON.

Tu es un effronté maraut; tu as volé ce diamant à ma femme, & c'eſt celui qu'elle perdit il y a ſix ſemaines.

FRONTIN, *à part.*

Oh diable! Monſieur Janot auroit-il fait ce tour-là?

M. SIMON.

Que rumines-tu?

FRONTIN.

Que cela ne ſe peut pas. J'étois tantôt avec lui... chez ſa mere... cela ne ſe peut pas, encore une fois.

M. SIMON.

Cela eſt, je te ferai pendre ſi tu diſputes.

FRONTIN.

Je n'y comprends rien.

M. SIMON.

Venons à préſent au reſte.

FRONTIN.

Monſieur, encore un petit mot ſans nous emporter; ou j'ai perdu l'eſprit, moi qui vous parle, ou vous l'avez perdu vous même. Je ne l'ai pas perdu, moi, aſſurément. *Ergo....*

M. SIMON.

Oui, je l'ai perdu, moi, de t'avoir tantôt ſottement confié un billet de mille écus.

FRONTIN.

Oh, pour cela, Monſieur, je me ſuis fort loyalement acquitté de la commiſſion.

M. SIMON.

Tu es un fripon, paſſé maître.

FRONTIN.

Monſieur....

M. SIMON.

Je ne te connoiſſois pas encore.

FRONTIN.

N'embrouillons point l'affaire de la bague.

M. SIMON.

Il me falloit cette aventure pour me détromper.

FRONTIN.

Revenons à la bague, je vous prie.

M. SIMON.

Araminte eſt là dedans, tu as mon billet, il faut me le rendre.

FRONTIN.

Ne confondons rien, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Il faut me le rendre tout-à-l'heure.

FRONTIN.

Je n'ai pas le billet, & vous avez la bague.

M. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me la rendrez.

M. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me la rendrez.

M. SIMON.

Oh, tu me le rendras, où je t'étranglerai, assurément.

FRONTIN.

Au secours, miséricorde.

SCENE XII.

ANGELIQUE, M. SIMON, MARIANE, ARAMINTE, M. GRIFFARD, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

ANGELIQUE.

Qui te fait crier de la sorte ?

FRONTIN.

Monsieur votre mari, Madame, qui a la fievre chaude.

M. SIMON.

Bourreau !

MARIANE.

Mon Pere !

FRONTIN.

Et une fievre chaude, intéressée même. Il me dérobe une bague.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. SIMON.

Cela veut dire que votre diamant est retrouvé, ma femme.

ANGELIQUE.

Mon diamant !

M. SIMON.

C'est ce coquin-là qui l'avoit volé.

ARAMINTE.

Frontin, lui ?

M. SIMON.

Lui-même.

FRONTIN.

Moi ? moi ? Vous voyez bien le transport au cerveau ? Il n'y a rien de plus clair.

M. SIMON.

Misérable?

FRONTIN.

La, la, la, la.

M. GRIFFARD.

Ne vous emportez point.

FRONTIN.

Si on ne prend garde à lui, il fera quelque sottise.

M. SIMON.

Coquin ! Monsieur le Commissaire, il faut pendre ce fripon-là.

M. GRIFFARD.

Je ferai le dû de ma Charge.

LISETTE.

Frontin seroit pendu ? quel dommage !

FRONTIN.

Laisse-moi en repos, toi, avec ton pendu.

ANGELIQUE.

Mais, qui vous fait penser de lui ce que vous nous dites ?

M. SIMON.

Le diamant que voilà, vraiment : me prenez-vous pour un visionnaire ? Il est allé pour le vendre, j'avois fait courir des billets, comme vous savez, l'Orféyre est venu m'avertir. Vous n'aurez pas de peine à le reconnoître. Voyez.

FRONTIN.

J'enrage. Il y a de l'apparence à tout ce qu'il dit, & je fais le contraire.

ANGELIQUE, *bas à Lisette.*

Lisette.

LISETTE, *bas à Angelique.*

Ce l'est, Madame, il y a là quelque chose que je ne comprends point.

M. SIMON.

Hé bien, ai-je tort ? qu'en dites-vous ?

ANGELIQUE.

Je dis qu'il ne me paroît point que cela ait jamais été à moi, vous vous méprenez.

FRONTIN.

Ah ! vivat, j'ai gagné ma cause : Allons, M. le Commissaire, faites le dû de votre Charge, faites rendre à Frontin ce qui lui appartient ; vous êtes fort pour les restitutions, vous.

M. GRIFFARD.

Ouais.

M. SIMON.

Oh bien, quoique vous en defiez, je m'en croirai plutôt qu'un autre, & je ne me dessaisirai point du diamant.

FRONTIN.

Et puisqu'il est ainsi, moi, je vais faire venir la personne à qui il appartient ; s'il est écrit qu'il sera perdu pour moi, j'aime mieux qu'il retourne à son vrai maître.

SCENE XIII.

LES PRECEDENS. Mde. AMELIN,

Mde. AMELIN.

UN de vos gens vient de me dire que vous me vouliez parler ; Madame, je suis accourue tout au plus vîte.

FRONTIN.

Oh parbleu, il y a de la fatalité dans tout ceci, & vous venez tout-à-propos pour défendre vos droits, Madame Amelin.

Mde. AMELIN.

Qu'est-ce qu'il y a donc ? de quoi s'agit-il ?

FRONTIN.

On vous a pris tantôt une bague, elle est entre les mains de Monsieur, faites-vous la rendre.

LISETTE.

En voici bien d'un autre.

Mde. AMELIN.

Elle est entre les mains de Monsieur ! Le Ciel en soit loué, je ne suis pas malheureuse ; & Monsieur est trop honnête-homme pour vouloir la retenir.

M. SIMON.

Quoi ! vous me soutiendrez que ce diamant vous appartient, Madame ?

Mde. AMELIN.

Non, Monsieur, le Ciel m'en préserve.

LISETTE.

Madame Amelin ?

Mde. AMELIN.

J'ai seulement donné ce matin six cens écus dessus à Mademoiselle Lisette, Monsieur.

FRONTIN, *à part.*

Oh, pour celui-là, je ne m'y attendois pas, je ne suis qu'une bête.

M. SIMON.

A Lisette, six cens écus ?

Mde. AMELIN.

Oui, Monsieur, la voilà, qui peut vous le dire ?

LISETTE.

Moi, je n'ai rien à dire, on vous croira de reste.

Mde. AMELIN.

Madame avoit affaire d'argent ; j'ai été bien aise de lui faire plaisir.

FRONTIN.

Voilà une maudite bague qui causera quelque révolution.

M. SIMON.

Hé bien, Madame, que me direz-vous pour excuser une conduite si blâmable, dont il faut malheureusement que nos meilleurs amis soient les témoins ? Ne rougissez-vous point....

ANGELIQUE.

Moi ? Je rougis de vos manieres, Monsieur; & j'ai honte pour vous que l'excès de votre avarice me réduise à mettre en gage mes pierreries; vous m'auriez épargné cette confusion, en me donnant ce billet de mille écus, dont vous avez fait présent à Madame.

M. SIMON.

Je suis trahi.

FRONTIN.

Je l'ai donné fidellement, comme vous voyez.

M. GRIFFARD.

Comment donc, quoi! qu'entens-je ma femme a reçu un présent de mille écus?

ARAMINTE.

Ne vous mettez point en colere, Monsieur, je ne l'ai pris, je vous assure, que pour vous dédommager des deux cens louis que vous avez envoyés tantôt à Madame.

M. GRIFFARD.

On se moquoit de moi, j'ai ce que je mérite.

M. SIMON.

Vous avez accepté deux cens louis de Monsieur le Commissaire, Madame?

ANGELIQUE.

Oh, je savois bien que vous les rendriez à sa femme, Monsieur.

FRONTIN.

La belle chose que la prévoyance.

Mde. AMELIN.

Voilà bien du tintamare, à ce qu'il me semble; mais mes six cens écus, sera-ce aussi Monsieur qui me les rendra, Madame.

M. SIMON.

Vos six cens écus, moi?

ANGELIQUE.

Oh çà, mon fils, point de rancune, payez Madame Amelin, & je vous pardonne l'affaire des mille écus: ne suis-je pas bonne personne?

M. SIMON.

Madame, Madame, vous allez faire un bon conte de cette aventure; mais....

LISETTE.

Ma foi, vous n'avez qu'à charier droit, si vous ne voulez pas qu'on la sache.

M. SIMON.

J'enrage: je creve, & je renonce à toutes les femmes.

MARIANE.

Lisette, Voici Monsieur le Chevalier.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, ANGELIQUE, ARAMINTE, MARIANE, Mde. AMELIN, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

MAdame, je viens vous dire que....

Mde. AMELIN.

Ah, te voilà donc, bon vaurien, je t'attendois pour te régaler: tu viens m'amuser avec des contes, & tu me fais de belles affaires, vraiment.

LE CHEVALIER.

Madame.

MARIANE.

Elle lui parle bien familiérement, Lisette.

FRONTIN.

Monsieur Janot aura aussi son fait. La maudite bague!

ARAMINTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

Mde. AMELIN.

Ce que cela signifie! Vous voyez bien ce petit garnement-là; c'est mon fils, Madame, afin que vous le sachiez.

ANGELIQUE.

Quoi, Monsieur le Chevalier...

Mde. AMELIN.

C'est Janot, Madame, dont je vous ai tant parlé ce matin.

ANGELIQUE.

Monsieur le Chevalier, Janot....

ARAMINTE.

Elle extravague, ma mignonne, cela ne se peut pas.

Mde. AMELIN.

Qu'est-ce à dire? cela ne se peut pas. Oseras-tu dire le contraire, réponds.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous que je vous réponde? vous avez voulu me perdre, & vous réussissez à merveille.

Mde. AMELIN.

Vraiment oui, te perdre, voilà de beaux mysteres. Tu seras peut-être cause que je perdrai six cens écus, toi, & tu crois que je songe à des balivernes.

ANGELIQUE.

Vous êtes le fils de madame Amelin?

MARIANE.

Et vous n'êtes point un vrai Chevalier!

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir.

ANGELIQUE.

Par où méritoit-elle, Monsieur Janot, que vous voulussiez la tromper?

Mde. AMELIN.

Comment donc la tromper ! Tredame, Monſieur Janot, puiſque Monſieur Janot y a, aura quand je le voudrai une bonne Charge de vingt mille écus que je lui mettrai ſur la tête.

ANGELIQUE.

Vingt mille écus, Madame Amelin ?

Mde. AMELIN.

Oui, Madame, vingt mille écus, quand je perdrois ceux que je vous ai donnés encore.

FRONTIN.

Comment, diable !

ANGELIQUE.

Avez-vous du penchant pour lui, Mariane ?

MARIANE.

Quand il n'auroit pas les vingt mille écus, je ne l'en aimerois pas moins, je vous aſſure.

LISETTE.

La pauvre enfant !

ANGELIQUE.

Et moi, je vous promets de trouver les moyens de faire conſentir votre pere à ce mariage.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame !

ARAMINTE.

Trouve donc auſſi le ſecret de faire ma paix avec mon mari.

ANGELIQUE.

Je me chargerai de tout.

FRONTIN.

Ma foi, nous ſommes plus heureux que ſages.

LISETTE.

Hors les maris, tout le monde ſort toujours bien d'intrigue. Par ma foi, ſi les hommes donnoient à leurs femmes ce qu'ils dépenſent pour leurs Maîtreſſes, ils feroient mieux leurs comptes de toutes manieres.

FIN.